

Chapitre 1

La bille roule entre mes doigts au fond de ma poche. C'est celle que je préfère, je la garde toujours celle-là. Le plus marrant c'est que c'est la plus moche de toutes : rien à voir avec les agates ou les grosses plombées, c'est une bille en terre et le vernis est parti par morceaux, cela fait des aspérités sur la surface, des dessins, on dirait le planisphère de la classe en réduction.

— Alors, merde, tu te décides ?

Maurice attend, assis par terre sur le trottoir juste devant la charcuterie. Ses chaussettes tirebouchonnent toujours, papa l'appelle l'accordéoniste.

Entre ses jambes il y a le petit tas de quatre billes : une au-dessus des trois autres groupées en triangle.

Sur le pas de la porte, Mémé Epstein nous regarde. C'est une vieille Bulgare toute ratatinée, ridée comme il n'est pas permis.

Elle est là tous les jours et sourit aux enfants qui s'en reviennent de l'école.

Ses mains froissent la serge usée de son tablier aussi noir que le mien ; c'était le temps où tous les écoliers étaient en noir, une enfance en grand deuil, c'était prémonitoire en 1941.

— Mais, bon Dieu, qu'est-ce que tu fous ?

Bien sûr, j'hésite ! Il est chouette, Maurice, j'ai tiré sept fois déjà et j'ai tout loupé. Avec ce qu'il a empoché à la récré, ça lui fait des poches comme des ballons. Il peut à peine marcher, il grouille de billes et moi j'ai mon ultime, ma bienaimée.

Maurice râle :

— Je vais pas rester le cul par terre jusqu'à demain...

J'y vais.

La bille au creux de ma paume tremblote un peu. Je tire les yeux ouverts. A côté.

Eh bien, voilà, y a pas de miracle. Il faut rentrer à présent. Je regarde du côté gauche parce que Maurice marche à ma droite, comme ça, il ne me voit pas pleurer.

— Arrête de chialer, dit Maurice.

— Je chiale pas.

— Quand tu regardes de l'autre côté je sais que tu chiales. Un revers de manche de tablier et mes joues sont sèches. Je ne réponds pas et accélère. On va se faire gronder : plus d'une demi-heure qu'on devrait être rentrés.

On y est : là-bas, rue de Clignancourt c'est la boutique, les lettres peintes sur la façade, grandes et larges, bien écrites

comme celles que trace la maîtresse du préparatoire, avec les pleins et les déliés : « Joffo – Coiffeur ».

Maurice me pousse du coude.

— Tiens, rigolo.

Je le regarde et prends la bille qu'il me rend.

Un frère est quelqu'un à qui on rend la dernière bille qu'on vient de lui gagner.

Je récupère ma planète miniature ; demain sous le préau, j'en gagnerai un tas grâce à elle et je lui piquerai les siennes. Faut pas qu'il croie que c'est parce qu'il a ces foutus vingt-quatre mois en plus qu'il va me faire la loi. J'ai dix ans après tout.

Lorsque nous sommes entrés Maurice et moi, tous les fauteuils pleins. Duvallier m'a tiré l'oreille au passage comme d'habitude. Je crois bien qu'il passait sa vie au salon celui-là, il devait aimer le décor, les bavardages : il descendait la rue et passait l'après-midi chez les youpins, le même siège toujours, près du vestiaire.

Quand tous les clients étaient partis, il se levait et s'installait : « C'est pour la barbe », disait-il.

C'était papa qui le rasait. Papa aux belles histoires, le roi de la rue, papa du crématoire.

On a fait les devoirs. J'avais pas de montre à l'époque mais ça ne devait pas dépasser les quarante-cinq secondes. J'ai toujours su mes leçons avant de les apprendre. On a traîné un peu dans la chambre pour que maman ou l'un des frangins ne nous renvoient pas aux études et puis on est ressortis.

— C'est déjà fini les devoirs ?

Papa nous a regardés aussi, mais on a profité qu'il rendait la monnaie à la caisse pour filocher jusqu'à la rue.

Ça, c'était le bon moment.

Porte de Clignancourt 1941.

C'était un coin rêvé pour des gosses.

— Qu'on va ?

C'est Maurice qui pose les questions, presque toujours.

Je vais répondre lorsque mes yeux se sont portés vers l'avenue, tout en haut.

Et je les ai vus arriver.

Il faut dire qu'ils étaient voyants.

Ils étaient deux, vêtus de noir, des hommes grands et bandés de ceinturons.

Ils avaient de hautes bottes qu'ils devaient frotter des jours entiers pour obtenir un brillant pareil.

Maurice s'est retourné.

— S.S., murmura-t-il.

On les regardait avancer, ils n'allaient pas vite, d'une démarche lente et raide comme s'ils étaient sur une place immense remplie de trompettes et de tambours.

— Tu paries qu'ils viennent pour leurs tifs ?

Je ne pense pas que l'un de nous ait eu l'idée plus vite que l'autre.

On s'est collés devant la devanture comme si nous étions des siamois, et les deux Allemands sont entrés. C'est là qu'on a commencé à rire. Masqué par nos deux corps, il y avait un petit avis placardé sur la vitre, fond jaune et lettres noires :

« *Yiddish Gescheft* »

Dans le salon, dans le silence le plus intense que jamais sans doute salon de coiffure ait pu connaître, deux S.S. têtes de mort attendaient genoux joints au milieu des clients juifs de confier leurs nuques à mon père juif ou à mes frères juifs.

Dehors se gondolent deux petits Juifs.

Chapitre 2

Henri a épousseté le col de Bibi Cohen qui a quitté le fauteuil et s'est dirigé vers la caisse. Nous sommes derrière, Maurice et moi, à suivre les événements.

J'ai un peu d'inquiétude au creux du ventre : là, on y est peut-être allé un peu fort. Introduire ces deux lascars en plein cœur de la colonie juive, c'était gonflé. Un peu trop. Henri s'est tourné vers l'Allemand.

— Monsieur, s'il vous plaît.

Le S.S. s'est levé, s'est installé, la casquette sur les genoux.

— Bien dégagé ?

— Oui, la raie droite s'il vous plaît.

J'en suffoque derrière la machine enregistreuse. Un Allemand qui parle français !

Je le regarde. Il a un étui de revolver tout petit, tout brillant. Tout à l'heure il va comprendre où il est et il va le sortir, pousser des cris et nous massacrer tous. J'avais de plus en plus peur.

Je ne sais qu'une chose, c'est que c'est Albert qui a attaqué en aspergeant de lotion les cheveux crantés de son client.

— Pas drôle la guerre, hein ?

Le S.S. a eu un **sursaut**. Ce devait être la première fois qu'un Français lui adressait la parole et il a sauté dessus comme sur une aubaine.

— Non, pas drôle...

Ils ont continué à parler, les autres s'en sont mêlés, ça devenait amical. Je le voyais s'appliquer, mon père, tirer la langue, et les fesses me cuisaient déjà de la **dérouillée** qui n'allait pas tarder.

— A vous, s'il vous plaît.

C'est mon père qui a pris le deuxième.

Là où j'ai ri quand même, malgré la trouille, c'est lorsque Samuel est entré. Il passait souvent le soir, dire un petit bonjour, comme ça, en copain. Il est entré joyeux.

— Salut tout le monde.

Papa avait la serviette à la main, il la déplia d'un coup sec avant de la passer au cou du S.S.

Samuel avait juste eu le temps de voir l'uniforme.

Ses yeux sont devenus plus ronds que mes billes et trois fois plus gros.

— Oh, oh, dit-il, oh, oh, oh...

— Eh oui, dit Albert, on a du monde.

Samuel s'est lissé la moustache.

— Ça fait rien, a-t-il dit, je repasserai quand ça sera plus calme.

— D'accord, mes hommages à Madame.

Samuel ne bougeait toujours pas, sidéré, regardant les étranges clients.

— Ça sera fait, murmura-t-il, ça sera fait.

Il resta planté encore quelques secondes et disparut en marchant sur des œufs.

Dans le salon, la conversation continuait de plus en plus amicale. Mon père en remettait.

Dans la glace, le S.S. a aperçu nos têtes qui dépassaient.

— A vous les petits garçons ?

Papa a souri.

— Oui, ce sont des voyous.

Le S.S. a hoché la tête, attendri.

C'est drôle comme les S.S. pouvaient s'attendrir en 1941 sur les petits garçons juifs.

— Ah, a-t-il dit, la guerre est terrible, c'est la faute aux Juifs.

Les ciseaux ne se sont pas arrêtés, ce fut le tour de la tondeuse.

— Vous croyez ?

L'Allemand a hoché la tête avec une certitude que l'on sentait inébranlable.

— Oui, j'en suis sûr.

Papa a donné les deux derniers coups sur les tempes, un œil fermé comme un artiste. Un mouvement de poignet pour lever la serviette, la présentation du miroir.

Le S.S. a souri, satisfait.

— Très bien, merci.

Ils se sont approchés de la caisse pour régler.

Papa est passé derrière pour rendre la monnaie. Tassé contre mon père je voyais son visage très haut, très souriant. Les deux soldats remettaient leurs casquettes.

— Vous êtes satisfaits, vous avez été bien coiffés ?

— Très bien, excellent.

— Eh bien, a dit mon père, avant que vous partiez, je dois vous dire que tous les gens qui sont ici sont des Juifs.

Dans le salon le temps s'était arrêté. Nous étions tous debout. Le S.S. n'a pas bronché. Ses lèvres m'ont paru plus fines soudain.

— Je voulais parler des Juifs riches.

La monnaie a tinté sur la plaquette de verre du comptoir et il y eut un bruit de bottes.

Ils devaient déjà être au bout de la rue que nous étions encore figés, pétrifiés.

Avant de reprendre son travail, la main de mon père effleura la tête de Maurice et la mienne, et je fermis les yeux pour que mon frère ne puisse pas dire que deux fois dans la même journée il m'avait vu pleurer.

— Voulez-vous vous taire !

Maman crie à travers la cloison.

Comme chaque soir elle est venue vérifier nos dents, nos oreilles, nos ongles. Une tape sur l'oreiller, elle nous a bordés, embrassés et a quitté la pièce, et comme chaque soir, la porte n'est pas refermée que mon oreiller vole dans la chambre obscure et atteint Maurice qui jure en charretier. Nous nous battons souvent. Le soir surtout, en essayant de faire le moins de bruit possible.

En général, c'est moi qui attaque.

J'entends le froissement des draps sur ma droite : Maurice a quitté son lit. Je suis prêt à une bataille forcenée et...
Lumière.

Ebloui, Maurice se jette dans son lit et je m'efforce de donner l'apparence du repos total.

Papa est là.

Inutile de feindre, il ne se laisse jamais avoir par nos truquages.

— Suite de l'histoire, annonce-t-il.

De tous mes souvenirs d'enfance, mais on verra qu'elle fut courte, voici l'un des meilleurs.

Certains soirs, il entrait, s'asseyait sur mon lit ou sur celui de Maurice et commençait les récits de grand-père.

Nous écoutâmes ce soir-là comme d'habitude : la bouche ouverte. Les douze ans de Maurice ne l'empêchaient pas d'être fasciné.

Un soir, à table, lorsque les Allemands étaient arrivés, maman avait posé la question :

— Tu ne crois pas qu'on va avoir des ennuis maintenant qu'ils sont là ?

On savait ce qu'Hitler avait fait déjà en Allemagne, en Autriche, en Tchécoslovaquie, en Pologne, le train des lois raciales marchait d'un bon pas là-bas.

Papa avait eu son grand geste apaisant.

— Non, pas ici, pas en France. Jamais.

La belle confiance avait été sérieusement ébranlée depuis quelque temps. Depuis les formalités pour la carte d'identité et surtout lorsque deux types en imperméables étaient venus sceller l'affiche sur la vitrine sans rien dire.

Chapitre 3

— A ton tour, Jo.

Je m'approche mon veston à la main. Il est huit heures et c'est encore la nuit complète dehors.

Maman est assise sur la chaise derrière la table. Elle a un dé, du fil noir et ses mains tremblent. Elle sourit avec les lèvres seulement. Je me retourne. Maurice est immobile. Du plat de la paume il lisse sur son revers gauche l'étoile jaune cousue à gros points : JUIF

Maurice me regarde.

— Pleure pas, tu vas l'avoir aussi ta médaille.

Bien sûr que je vais l'avoir, tout le quartier va l'avoir.

Quand on a ça, il n'y a plus grand-chose que l'on peut faire : on n'entre plus dans les cinémas, ni dans les trains, peut-être qu'on n'aura plus le droit de jouer aux billes non plus, peut-être aussi qu'on n'aura plus le droit d'aller à l'école.

Maman tire sur le fil. Un coup de dents au ras du tissu et ça y est, me voilà estampillé.

Papa ouvre la porte comme j'enfile ma veste. Il vient de se raser, il y a l'odeur du savon qui est entrée avec lui. Il regarde les étoiles puis sa femme.

— Eh bien, voilà, dit-il, voilà, voilà...

J'ai ramassé mon cartable, j'embrasse maman. Papa m'arrête.

— Et maintenant tu sais ce qui te reste à faire ?

— Non.

— A être le premier à l'école. Tu sais pourquoi ?

— Oui, répond Maurice, pour faire chier Hitler.

Papa rit.

— Si tu veux, dit-il, c'est un peu ça.

— On va la garder longtemps, l'étoile ?

Il s'arrête pour me regarder.

— J'en sais rien, moi. Pourquoi, ça te gêne ?

Je hausse les épaules.

— Pourquoi ça me gênerait ? C'est pas lourd, ça m'empêche pas de cavalier, alors...

Maurice ricane.

— Alors si ça te gêne pas, pourquoi tu mets ton cache-nez devant ?

Il voit toujours tout, ce mec.

— Je mets pas mon cache-nez devant. C'est le vent qui l'a rabattu dessus.

Maurice rigole.

— T'as raison mon petit pote, c'est le vent.

A moins de deux cents mètres, c'est la grille de l'école.

— Hé... Joffo !

C'est Zérati qui m'appelle. C'est mon copain depuis le préparatoire. Il court pour me rattraper.

— Salut.

— Salut.

Il me regarde, fixe ma poitrine et ses yeux s'arrondissent. J'avale ma salive.

— Bon Dieu, murmure-t-il, t'as vachement du pot, ça fait chouette.

Maurice rit et moi aussi, un sacré soulagement m'a envahi. Zérati n'en revient pas.

— Ça alors, dit-il, c'est comme une décoration. Vous avez vraiment du pot.

J'ai envie de lui dire que je n'ai rien fait pour ça mais sa réaction me rassure, au fond c'est vrai, c'est comme une grande médaille, ça ne brille pas mais ça se voit quand même.

— Eh, les mecs, vous avez vu Joffo ?

C'était pas la mauvaise intention, au contraire, il voulait m'exhiber un peu, Zérati, me faire briller aux yeux des copains. Un cercle s'est formé et j'en ai été le centre. Dans l'ombre derrière, il y a un remous et deux visages sont apparus, pas souriants ceux-là.

— T'es un youpin, toi ?

Difficile de dire non quand c'est écrit sur le revers de sa veste.

— C'est les youpins qui font qu'il y a la guerre.

Tiens, cela me rappelle quelque chose, il n'y a pas si longtemps...

Zérati n'en revient pas. Il ne doit pas dépasser trente-cinq kilos. Pourtant il se retourne vers le grand.

— T'es tout con, toi, c'est la faute à Jo si il y a la guerre ?

— Parfaitement, faut les virer, les youds.

Murmures.

Mais qu'est-ce qui vient d'arriver ? J'étais un gosse, moi, avec des billes, des jouets, des leçons à apprendre, papa était coiffeur, mes frères aussi, maman faisait la cuisine, et voilà tout, et tout d'un coup on me colle quelques centimètres carrés de tissu et je deviens juif. Juif. Qu'est-ce que ça veut dire d'abord ? C'est quoi, un Juif ?

Je sens la colère qui vient, doublée de la rage de ne pas comprendre. J'ai eu l'impression qu'il était temps que ça sonne parce que la bagarre n'aurait pas tardé.

On est entrés deux par deux devant le père Boulier et j'ai gagné ma place à côté de Zérati.

La première heure c'était la géo.

Ça faisait longtemps qu'il m'avait plus interrogé et j'avais un peu la trouille, j'étais sûr d'y passer. Il a promené son regard sur nous comme tous les matins mais il ne s'est pas arrêté sur moi, ses yeux ont glissé et c'est Raffard finalement qui est allé au tableau pour se ramasser sa bulle. Cela m'a donné une mauvaise impression : peut-être que je ne comptais déjà plus, peut-être que maintenant je n'étais plus un élève comme les autres. Il y a encore quelques heures cela m'aurait ravi mais à présent, cela m'ennuyait, qu'est-ce qu'ils avaient donc tous après moi ? Ou ils cherchaient à me casser la gueule ou ils me laissaient tomber.

— Prenez vos cahiers. La date dans la marge, en titre : le sillon rhodanien.

Comme les autres j'ai obéi, mais ça me turlupinait qu'il ne m'ait pas interrogé. Il fallait en avoir le cœur net, il fallait que je sache si j'existais encore ou bien si je comptais pour du beurre.

J'ai posé mon ardoise sur le coin du bureau. Du bout du doigt, je l'ai poussée. Elle s'est balancée un court moment et est tombée. Braoum.

Le père Boulier écrivait au tableau et s'est retourné. Il a regardé l'ardoise par terre puis moi. Tous les autres nous

fixaient. C'est rare qu'un élève cherche à être puni. Ce n'est peut-être jamais arrivé, eh bien, moi, ce matin-là, j'aurais donné cher pour que l'instituteur tende vers moi son index et me dise : « En retenue à quatre heures et demie. » Ça aurait été la preuve que rien n'était changé, que j'étais toujours le même, un écolier comme les autres que l'on peut féliciter, punir, interroger.

M. Boulier m'a regardé et puis son regard est devenu vide, complètement vide comme si toutes ses pensées s'étaient envolées d'un coup. Lentement il a pris la grande règle sur son bureau et il en a placé l'extrémité sur la carte de France suspendue au mur. Il a montré une ligne qui descendait de Lyon jusqu'en Avignon et il a dit :

— Le sillon rhodanien sépare les massifs anciens du Massif central des montagnes plus jeunes...

La leçon était commencée et j'ai compris que pour moi, l'école était finie.

J'ai écrit le résumé, machinalement, et à un moment j'ai entendu la sonnerie de la récréation.

Zérati m'a poussé du coude.

— Viens, dépêche-toi.

Je suis sorti et me suis trouvé dans la cour et tout de suite ce fut le tourbillon.

— Youpin ! Youpin ! Youpin !

Ils dansaient autour de moi, en farandole. Un m'a poussé dans le dos et j'ai rebondi sur une poitrine, il y a eu un nouveau choc et je suis reparti en arrière, j'ai réussi à ne pas tomber et j'ai foncé pour briser la chaîne. J'y suis arrivé et j'ai vu Maurice qui se battait à vingt mètres. Il y a eu des cris et j'en ai attrapé un au hasard.

— Youpin ! Youpin ! Youpin !

Mon poing est parti et j'ai pris un coup violent sur la cuisse. Mon tablier s'est déchiré et j'en ai pris un sévère sur l'oreille. Le coup de sifflet du surveillant a tout arrêté. Je l'ai vu venir dans un brouillard.

— Alors, qu'est-ce qu'il se passe ici ? Vous voulez me foutre le camp, oui ?

Je sentais mon oreille qui gonflait à vue d'œil et j'ai cherché Maurice. Il avait son mouchoir attaché serré autour du genou. Le sang séchait déjà en taches brunes. Nous n'avons pas pu parler, il fallait retourner en classe.

Je me suis assis. Devant moi, au-dessus du tableau noir, il y avait la tête du maréchal Pétain. Une belle tête digne avec un képi. En dessous il y avait une phrase suivie de sa signature : « Je tiens mes promesses, même celles des autres. »

Mon oreille me fait toujours mal. Je m'habille et sors. Il fait froid, Maurice m'attend. Son genou écorché ne saigne plus. Nous ne nous parlons pas, ce n'est pas la peine. Ensemble nous remontons la rue.

— Jo !

On court après moi. C'est Zérati.

Il est un peu essoufflé. Dans sa main, il a un sac de toile qui ferme avec un lacet. Il me le tend.

— Je te fais l'échange.

Je n'ai pas compris tout de suite.

— Contre quoi ?

D'un doigt éloquent, il désigne le revers de mon manteau.

— Contre ton étoile.

Maurice ne dit rien, il attend en claquant les talons de ses galoches l'un contre l'autre. Je me décide brusquement.

— D'accord.

C'est cousu à gros points et le fil n'est pas très solide. Je passe un doigt, puis deux et d'un coup sec je l'arrache.

— Voilà.

Les yeux de Zérati brillent. Mon étoile. Pour un sac de billes. Ce fut ma première affaire.

Avant de s'asseoir à table, Papa nous passe en inspection. Mon oreille enflée, mon tablier déchiré, le genou de Maurice et son œil qui tourne doucement au violet-mauve.

— Pas d'école cet après-midi, décrète-t-il.

Maurice et moi en laissons tomber nos cuillères. Je récupère le premier.

— C'est vrai ? Mais mon cartable ?

Papa a un geste négligent.

— J'irai le reprendre, ne t'en occupe pas. Cet après-midi vous êtes libres, mais rentrez avant la nuit, j'ai quelque chose à vous dire.

Je me souviens de la joie, du soulagement qui m'avaient submergé. Tout un après-midi à nous, alors que les autres travailleraient !

C'était bien fait pour eux, ils nous avaient exclus, eh bien c'était à notre tour de les posséder, pendant qu'ils moisiraient sur les problèmes et les participes passés, nous on prendrait un grand coup de sirop de la rue, le meilleur sirop des meilleures rues, les rues de notre royaume.

Au square, sur la Butte, Maurice a dit soudain :

— Faut se rentrer, la nuit tombe.

C'était vrai. En bas, la ville s'étendait, déjà grisonnante, comme la chevelure d'un homme vieillissant.

Nous avons regardé un moment sans rien dire. J'aimais ces toits, ces monuments qui s'estompaient au loin. Je ne savais pas encore que je ne reverrais plus ce paysage si familier. Je ne savais pas que d'ici quelques heures, je ne serais plus un enfant.

Rue de Clignancourt, la boutique était fermée.

C'était la première fois qu'en pleine semaine, papa avait tiré le rideau. Au bas des marches, sa voix nous est parvenue, elle venait de notre chambre.

Il était allongé sur le lit de Maurice, les mains sous sa nuque. Il se secoua à notre entrée et il s'assit.

Maurice et moi nous installâmes en face de lui, sur l'autre lit. Il commença alors un long monologue qui devait longtemps résonner à mes oreilles, il résonne d'ailleurs toujours. Nous l'écoutions Maurice et moi comme jamais nous n'avions écouté personne.

— De nombreux soirs, commença-t-il, depuis que vous êtes en âge de comprendre les choses, je vous ai raconté des histoires, des histoires vraies dans lesquelles des membres de votre famille jouaient un rôle. Je m'aperçois aujourd'hui que je ne vous ai jamais parlé de moi.

Il sourit et poursuivit :

— C'est pas une histoire très intéressante et elle ne vous aurait pas passionnés de nombreuses soirées mais je vais vous en dire l'essentiel. Lorsque j'étais petit, bien plus petit que vous, je vivais en Russie et en Russie il y avait un chef tout-puissant que l'on appelait le tsar. Ce tsar était comme les Allemands aujourd'hui, il aimait faire la guerre et il avait imaginé la chose suivante : il envoyait des émissaires...

Il s'arrêta et fronça un sourcil.

— Vous savez ce que c'est que des émissaires ?

Je fis oui de la tête bien que n'en ayant aucune idée, je savais de toute façon que ça ne devait pas être quelque chose de bien agréable.

— Il envoyait donc des émissaires dans les villages et là, ils ramassaient des petits garçons comme moi et ils les emmenaient dans des camps où ils étaient des soldats. On leur donnait un uniforme, on leur apprenait à marcher au pas, à obéir aux ordres sans discussion et également à tuer des ennemis. Alors, lorsque j'ai eu l'âge de partir, que ces émissaires allaient venir dans notre village et m'emmener avec des camarades aussi petits que moi, mon père m'a parlé comme...

Sa voix s'enroua et il poursuivit :

— Comme je le fais à mon tour ce soir.

Dehors la nuit était totalement tombée.

— Il m'a fait venir dans la petite pièce de la ferme où il aimait s'enfermer pour réfléchir et il m'a dit : « Fiston, est-ce que tu veux être soldat du tsar ? » J'ai dit non. On croit souvent que les garçons rêvent tous d'être militaires, eh bien, vous voyez que ce n'est pas vrai. En tout cas, ce n'était pas mon cas.

« — Alors, m'a-t-il dit, tu n'as pas trente-six solutions. Tu es un petit homme, tu vas partir et tu vas très bien te débrouiller parce que tu n'es pas bête.

« J'ai dit oui et, après l'avoir embrassé ainsi que mes sœurs, je suis parti. J'avais sept ans. »

Entre ces mots, je pouvais entendre maman marcher et mettre la table. A mes côtés, Maurice semblait changé en statue de pierre.

— J'ai gagné ma vie, tout en échappant aux Russes, et croyez-moi, ce ne fut pas toujours facile. J'ai fait tous les métiers, j'ai ramassé de la neige pour un quignon de pain avec une pelle qui était deux fois plus grande que moi. J'ai rencontré de braves gens qui m'ont aidé et d'autres qui étaient de mauvaises gens. J'ai appris à me servir de ciseaux et je suis devenu coiffeur, j'ai marché beaucoup.

Trois jours dans une ville, un an dans une autre, et puis je suis arrivé ici où j'ai été heureux.

« Votre mère a eu un peu la même histoire que moi, tout cela au fond est assez banal. Je l'ai connue à Paris, nous nous sommes aimés, mariés, et vous êtes nés. Rien de plus simple.

— Vous savez pourquoi je vous raconte tout ça ?

Je le savais mais j'hésitais à le dire.

— Oui, dit Maurice, c'est parce que nous aussi on va partir. Il prit une grande inspiration.

— Oui, les garçons, vous allez partir, aujourd'hui, c'est votre tour.

Ses bras remuèrent en un geste de tendresse maîtrisée.

— Vous avez vu que les Allemands sont de plus en plus durs avec nous. Il y a eu le recensement, l'avis sur la boutique, les descentes dans le magasin, aujourd'hui l'étoile jaune, demain nous serons arrêtés. Alors il faut fuir.

Je sursautai.

— Mais toi, toi et maman ?

Je distinguai un geste d'apaisement.

— Henri et Albert sont en zone libre. Vous partez ce soir. Votre mère et moi réglons quelques affaires et nous partirons à notre tour. Ne vous en faites pas, les Russes ne

m'ont pas eu à sept ans, ce n'est pas les nazis qui m'épingleront à cinquante berges.

Je me détendis. Au fond, on se séparait mais il était évident que nous nous retrouverions après la guerre qui ne durerait pas toujours.

— A présent, dit mon père, vous allez bien vous rappeler ce que je vais vous dire. Vous partez ce soir, vous prendrez le métro jusqu'à la gare d'Austerlitz et là vous achèterez un billet pour Dax. Et là, il vous faudra passer la ligne. Bien sûr, vous n'aurez pas de papiers pour passer, il faudra vous débrouiller. Tout près de Dax, vous irez dans un village qui s'appelle Hagetmau, là il y a des gens qui font passer la ligne. Une fois de l'autre côté, vous êtes sauvés. Vous êtes en France libre. Vos frères sont à Menton, c'est tout près de la frontière italienne. Vous les retrouverez.

La voix de Maurice s'élève.

— Mais pour prendre le train ?

— N'aie pas peur. Je vais vous donner des sous, vous ferez attention de ne pas les perdre ni de vous les faire voler.

Vous aurez chacun cinq mille francs.

Cinq mille francs ! Même les soirs de grands cambriolages je n'ai jamais eu plus de dix francs en poche ! Quelle fortune !

— Enfin, dit-il, il faut que vous sachiez une chose. Vous êtes juifs mais ne l'avouez jamais. Vous entendez: JAMAIS. Nos deux têtes acquiescent ensemble.

— Vous vous nierez toujours. Vous m'entendez bien : toujours. Joseph, viens ici.

Je me lève et m'approche.

— Tu es juif, Joseph ?

— Non.

Sa main a claqué sur ma joue, une détonation sèche. Il ne m'avait jamais touché jusqu'ici.

— Ne mens pas, tu es juif, Joseph ?

— Non.

J'avais crié sans m'en rendre compte, un cri définitif, assuré. Mon père s'est relevé.

— Eh bien voilà, dit-il, je crois que je vous ai tout dit. La situation est claire à présent.

La joue me cuisait encore mais j'avais une question qui me trottait dans la tête depuis le début de l'entretien à laquelle il me fallait une réponse.

— Je voudrais te demander : qu'est-ce que c'est un Juif ? Papa s'est gratté la tête.

— Eh bien, ça m'embête un peu de te le dire, Joseph, mais au fond, je ne sais pas très bien.

Sept heures ont sonné à l'horloge du couloir.

— Eh bien, voilà, a dit papa, vous êtes parés. Dans la poche de vos musettes, celle qui a la fermeture Eclair, il y a vos sous et un petit papier à l'adresse exacte d'Henri et d'Albert. Je vais vous donner deux tickets pour le métro, vous dites au revoir à maman et vous partez.

Sans discontinuer, elle souriait et sans discontinuer ses larmes coulaient, je sentis ses joues mouillées contre mon front, ses lèvres aussi, humides et salées.

Papa l'a remise debout et s'est esclaffé, le rire le plus faux que j'aie jamais entendu.

— Mais enfin, s'exclama-t-il, on dirait qu'ils partent pour toujours et que ce sont des nouveau-nés ! Allez, sauvez-vous, à bientôt les enfants.

Dans la nuit sans lumière, dans les rues désertes à l'heure où le couvre-feu allait bientôt sonner, nous disparûmes dans les ténèbres.

C'en était fait de l'enfance.

Chapitre 4

— Par ici, dégrouille-toi ! Maurice m'attrape par la manche et m'arrache à la cohue.

J'escalade une pile de valises, de sacs à dos, nous nous faufilons entre les bagages, les hommes en sueur.

— Viens, il y a une autre entrée.

Nous sommes gare d'Austerlitz. Peu de trains en partance et les quais sont envahis. Qui sont ces gens ? Des Juifs aussi ? Maurice, court, on dirait un footballeur poussant un invisible ballon dans une forêt de joueurs immobiles. Je le suis en serrant ma musette.

— Par là, c'est plus long mais il y a moins de monde.

— Dans les cinq premiers, lequel a l'air le plus gentil ?

Je regarde les visages. Une dame en manteau clair. Elle a quelque chose de sévère dans la lèvre, un pli qui ne me plaît pas. Pas celle-là. Le gros a l'air sympa mais ce n'est pas sûr.

— Le jeune au troisième rang, celui qui a le col roulé.

Maurice s'approche, il n'hésitait déjà pas beaucoup mais à présent, il y va franco.

— Monsieur, c'est pour mon petit frère, il a mal au pied... On vient de loin, vous voudriez pas...

Le type nous regarde, j'ai peur un bref instant qu'il refuse et puis il a un geste lassé.

— Allez-y, les petits gars, dit-il, on n'est pas à trois minutes près.

Maurice remercie et c'est à lui tout de suite.

— Deux allers Dax en troisième classe.

Je prends les tickets pendant qu'il ramasse la monnaie. Ce qui est drôle c'est que personne ne fait attention à nous, deux gosses paumés dans la foule, tous ces gens-là ont des tas de tracas et ils doivent penser que nos parents sont là, quelque part.

Ça y est, voici le train. Maurice pousse un juron. Il y a de quoi : les wagons sont bondés : partout dans les couloirs, dans les soufflets. On ne pourra jamais entrer.

— On va essayer plus haut.

Nous remontons le train dans l'espoir de places vides plus près de la locomotive, mais c'est partout la même foule.

Il est inutile de chercher des places assises.

— Tiens, ici, on sera pas mal.

Côte à côte nous nous installons. Une mémé nous regarde, elle a l'air gentille, elle ressemble aux grands-mères des illustrations de mon livre de lecture.

— Vous allez loin, les enfants ?

Elle sourit toujours, nous regarde l'un après l'autre.

— Vous voyagez tout seuls ? Vous n'avez pas de parents ?

Je sens très vite qu'il faudra désormais se méfier de l'univers entier, même cette gentille grand-mère, elle ne doit rien savoir, absolument rien.

— Si, on va les rejoindre là-bas, ils sont malades. Enfin ma mère est malade.

Elle a un air attristé, j'en veux presque à Maurice de lui mentir mais il a raison. A présent, nous sommes condamnés au mensonge et je me souviens des cours de morale du père Boulier : « On ne doit jamais mentir. »

— Et tu t'appelles comment ?

— Joseph Martin. Et lui c'est Maurice Martin.

Jusqu'à Dax on est tranquilles. A Dax il y a un contrôle allemand, il nous faudra passer au travers. Je ne dois pas y penser, pas encore, je vais dormir, essayer tout au moins.
DAX.

Je regarde autour de moi stupéfait : le couloir est presque vide. Dans le compartiment derrière, il y a des places vides. Maurice prévient ma question.

— Il y en a beaucoup qui ont sauté en marche, au ralentissement.

Le haut-parleur résonne, il y a une longue phrase en allemand et soudain je les vois, ils sont une dizaine sur les quais, ils traversent la voie et viennent vers nous. Maurice me prend par le bras.

— Rentre.

La porte du compartiment coulisse et nous entrons. Il y a une place vide à côté d'un prêtre. Il nous regarde, il est pâle aussi.

— Halt !

Le cri vient de dehors et nous nous précipitons à la fenêtre. Ils sont une dizaine qui s'éparpillent à travers les voies. Un civil donne des ordres en allemand, court lui aussi et tire un sifflet, les coups stridents vrillent mes tympans.

Soudain un homme jaillit, il a dû passer sous le train, entre les roues, il escalade un quai, deux quais, trébuche... Il s'arrête au coup de feu mais n'est pas touché, je suis sûr qu'il n'est pas touché. Il lève brusquement les bras et deux soldats l'entraînent à toute vitesse vers la salle d'attente, je le vois recevoir un coup de crosse.

Je me rends compte alors que la main du prêtre repose sur mon épaule, qu'elle y a toujours été depuis le début.

— Monsieur le Curé, nous n'avons pas de papiers.

Il se penche et j'ai du mal à percevoir son chuchotement.

— Si tu as l'air aussi effrayé, les Allemands vont s'en apercevoir sans que tu le leur dises.

Nous nous serrons contre lui.

— Papiers.

Le prêtre présente ses papiers et se rassoit. L'Allemand regarde la photo et compare avec l'original.

— J'ai un peu maigri, dit le curé, mais c'est bien moi.

Une ombre de sourire passe sur le visage de notre contrôleur.

— La guerre, dit-il, les restrictions...

Il rend le papier et dit :

— ... Mais les curés ne mangent pas beaucoup.

— C'est une grosse erreur, pour mon cas tout au moins.

L'Allemand rit et tend la main vers moi.

— Les enfants sont avec moi.

La porte s'est déjà refermée après un salut éclair de l'Allemand hilare. Mes genoux se sont mis à trembler. Le curé se lève.

— On va pouvoir descendre à présent. Et comme vous êtes avec moi, nous allons prendre notre petit déjeuner ensemble au buffet de la gare. Ça vous va ?

Je constate que Maurice est plus ému que moi, celui-là, on pouvait l'assommer de torgnoles sans lui tirer une larme

mais il suffisait qu'on se montre un peu gentil avec lui pour qu'il prenne son visage bouleversé.

— Avant tout, on voudrait vous remercier Maurice et moi pour ce que vous avez fait.

Il reste un instant interloqué.

— Mais qu'est-ce que j'ai fait ?

C'est Maurice qui continue, un fond de malice dans la voix.

— Vous avez menti pour nous sauver en disant qu'on était avec vous.

— Je n'ai pas menti, murmure-t-il, vous étiez avec moi comme tous les enfants du monde le sont également.

La gare routière n'est pas loin.

— Le car pour Hagetmau ?

Derrière le comptoir, le type n'a même pas levé le nez.

— Dans deux heures.

— Deux places alors.

Nous revoici avec deux billets en poche. Notre magot est salement écorné, mais cela n'a pas d'importance. Nous foulons le pavé de Dax, la France libre n'est pas loin. On passera.

Chapitre 5

Le car s'est arrêté à l'entrée du village. Sur la route, une voiture allemande remplie d'officiers nous a doublés. J'ai eu le trac quelques secondes mais ils ont filé sans prêter la moindre attention à notre véhicule ferrailant.

Maurice remonte sa mulette.

— En avant.

D'un bon pas nous franchissons un pont étroit qui enjambe une rivière minuscule, un filet d'eau qui disparaît sous les cailloux.

Deux épiceries se font face dans ce qui doit être la rue centrale, elles sont fermées toutes les deux.

— Bon sang, râle Maurice, mais tout le monde est mort ici. Ce silence commence à m'impressionner aussi.

— Ils doivent être aux champs...

Au-dessus de nos têtes l'horloge de l'église tinte et Maurice se frotte la tête.

— C'est vrai, dit-il, il est midi, tout le monde mange.

Voilà un mot qu'il n'aurait absolument pas dû prononcer, les sandwiches sont finis depuis longtemps, le café est bien loin et ce grand air soudain me creuse de plus en plus, si je ferme les paupières, je verrai surgir des biftecks-frites.

En face d'un bâtiment qui doit être la mairie il y a un café-restaurant.

— On pourrait peut-être manger quelque chose...

Maurice hésite un peu, il a certainement encore plus faim que moi. A la maison il n'arrêtait jamais, je le savais capable d'enchaîner directement du dessert du déjeuner sur le chocolat du goûter et de poursuivre sans intervalle par la soupe du soir.

— On y va, dit-il, s'agit pas de tomber d'inanition.

— Qu'est-ce que vous voulez, les enfants ?

Une des serveuses, rouge et échevelée, essaie de rattraper au sommet de sa tête un rouleau qui s'effondre sur les autres. Elle s'acharne un moment puis abandonne.

Encore abasourdi, Maurice répond :

— On voudrait manger.

— Venez par là.

Maurice se penche par-dessus son assiette.

— On va retrouver toute la rue Marcadet dans ce restau.

Ce sont donc des gens comme nous, en fuite, des Juifs bien sûr, et ils attendent pour passer la frontière. Mais qu'attendent-ils ? C'est peut-être plus difficile que nous le supposons.

Notre serveuse revient avec trois radis au creux d'une assiette.

— Bon appétit, les enfants.

Maurice remercie et j'ajoute :

— Vous avez souvent du monde, comme aujourd'hui ?

Elle lève les bras au ciel.

— Tous les jours depuis six mois et plus ! Croyez-moi, le jour où les frisés ont placé cette ligne à un kilomètre d'ici, ils ont contribué à en enrichir pas mal.

— Et... c'est facile de passer ?

Elle hausse les épaules.

— Oui, c'est assez facile, en général ça se passe très bien, seulement il faut attendre la nuit parce que le jour, c'est trop dangereux. Excusez-moi.

— Écoute, dit Maurice, on va essayer de passer ce soir, pas la peine de traîner ici. Alors ce qu'il faut faire d'abord c'est se renseigner pour savoir où on peut trouver un passeur et combien il prend.

Cela me paraît raisonnable. A cinquante mètres, un garçon d'une quinzaine d'années roule sur un immense vélo noir. Il s'arrête devant une maison, sonne, tend un paquet de son panier et salue à voix haute :

— Bonjour, madame Hudot, v'là la petite commande.

Mme Hudot, invisible, murmure un remerciement, s'éloigne, revient et je vois sa main qui dépose une pièce dans celle du livreur.

— Merci, madame Hudot, au revoir, madame Hudot, à la prochaine, madame Hudot.

Il remonte en selle en sifflotant et nous regarde venir vers lui.

— On voudrait un petit renseignement.

Il rit et je constate qu'il a de splendides caries à la plupart des dents.

— Je vais vous le donner avant que vous ne le demandiez. Vous voudriez savoir où se trouve le passeur. C'est ça ? Maurice le regarde fixement. Il ne se laisse jamais impressionner par les grands.

— Oui, c'est ça.

— Eh bien, c'est facile, vous allez quitter le village par la grand-route, faire trois cents mètres et, à la première ferme à votre droite, vous demanderez le père Bédard. Seulement je vous préviens, c'est cinq mille francs par personne. Je blêmis. Maurice aussi marque le coup. Le commis nous regarde en riant.

— Maintenant, il y a une autre solution si ça vous arrange, je peux vous faire passer, moi, pour cinq cents francs. Vous préférez ça ?

Nous rions de soulagement. Drôlement sympathique, ce commis.

— Eh bien, alors, je vous propose quelque chose : je vous donne mon panier et vous finissez la tournée. C'est de la bidoche et il y a les adresses sur les paquets. Et ce soir à dix heures on se retrouve au bas du pont, près de l'arche. Vous pouvez pas vous gourer, il n'y en a qu'un.

Maurice me passe sa musette que j'enfile rapidement et reçoit le panier. Allégé, le commis grimpe à vélo.

Arrivé au tournant il se retourne et lance :

— Au fait, vous les avez bien, vos cinq cents balles chacun, parce que je vous préviens, on paye avant.

C'est moi qui réponds :

— Oui, oui, on les a.

Le commis disparaît à toutes pédales.

Là, commence l'un des après-midi les plus curieux et les plus joyeux de ma vie. Nous allons de ferme en ferme, il y

avait des poules, des canards dans des mares d'un noir d'encre, le ciel était bleu et dégagé.

Deux Parigots élevés au relent de caniveau qui tout à coup respiraient les grands vents campagnards.

Mes jambes commençaient à être lourdes mais nous allions d'un bon pas lorsque nous arrivâmes à hauteur des arbres.

— Psitt...

Le sifflement me glaça le sang dans les veines. Maurice pila net. Derrière un tronc, un homme nous fit un signe, mais nous voyant pétrifiés au bord de la route il sourit, gravit un court talus et s'avança vers nous.

A ses vêtements, à son visage, je compris que ce n'était pas quelqu'un du pays, c'était un fuyard comme nous. Ses yeux traqués, ses mains agitées, tout en lui désignait le candidat au passage en zone. Il nous regarda un court moment.

— Excusez-moi, vous êtes du pays ?

— Non.

Il avala sa salive, nous scrutant comme s'il cherchait quelque chose sur nos visages.

— Vous êtes juifs ?

Maurice changea son panier de main.

— Non.

Il eut une rapide crispation des mâchoires.

— Moi si. J'ai ma femme et ma belle-mère dans le bois. Je cherche à passer.

Maurice semble peser le pour et le contre. De derrière un arbre deux femmes sortent, elles ont l'air épuisées.

— Ecoutez, dit Maurice, nous aussi on va passer mais on ne sait pas si le type qui va nous guider acceptera de vous prendre. Venez toujours, vous lui demanderez, à dix heures sous le pont, à l'autre bout du village.

— Merci. Merci de tout mon cœur, nous sommes si fatigués que... enfin, j'espère que cette fois nous pourrons franchir la ligne et que...

Il balbutie des paroles sans suite, nous serre les mains et rentre dans les bois où nous l'entendons apprendre la nouvelle aux femmes qui l'accompagnent.

Pourvu que Raymond marche dans l'affaire !

Maurice a repris la route et tourne vers moi un front soucieux.

— On a quand même intérêt à se méfier, il y en a qui ont de drôles de façons de gagner leur vie dans le pays.

— Tu crois que ce Raymond serait capable de...

Il hoche la tête.

— Je n'en sais rien, et comme je n'en sais rien, je vais faire attention.

Déjà, la nuit tombait.

L'herbe est mouillée et le dessus de nos galoches brille sous la lune.

Dix heures vont sonner bientôt. La nuit est claire. Bon ou mauvais ? Je n'en sais rien.

Je déplace lentement, très lentement mes jambes pour éviter un craquement de branches, on ne sait jamais, le moindre bruit porte loin et peut faire dresser une oreille attentive. Maurice près de moi retient sa respiration. De l'autre côté de l'arche je distingue les trois silhouettes tapies des Juifs que nous avons rencontrés sur la route. Les Allemands sont en face de l'autre côté du bois. Bizarre qu'ils n'aient pas déjà tiré, je me sens énormément repérable et fragile.

— Ecoute...

La nuit, les vélos font du bruit, c'est à cause du frottement de la roulette sur le pneu pour l'éclairage. Mais le plus fort de tout c'est que le cycliste sifflote. Un léger sifflotement, un air joyeux... Ça, c'est la tuile, ce cycliste nocturne va nous faire repérer, il ne faudrait pas que... Il s'est arrêté, tout près de nous.

L'homme descend, en sifflotant, il vient vers nous. Je l'aperçois en contre-ciel. Il s'arrête : c'est Raymond.

— Alors, on y va ?

Maurice tend notre argent que Raymond enfouit dans sa chemise et désigne les silhouettes à quelques mètres.

— Ce sont des gens qui voudraient passer aussi, ils sont épuisés et ils ont de l'argent.

Raymond regarde dans la direction indiquée.

— C'est d'accord, dis-leur de venir. Ils sont combien ?

— Trois.

Raymond se frotte les mains.

— Bonne soirée, dit-il. D'habitude les autres passeurs ne m'en laissent pas tant. En route.

Avec précaution je me dresse, attentif à ne pas faire craquer une seule articulation. J'entends Raymond ricaner :

— T'en fais pas, mon p'tit pote, c'est pas la peine de faire le Sioux, tu marches derrière moi, tu fais ce que je fais et tu t'occupes pas du reste.

Nous sommes partis. Raymond avançait dans les fougères, faisant craquer les tiges cassantes. Dès que nous fûmes sous les arbres, j'eus l'impression que nous n'étions pas seuls, qu'il y avait près de nous d'autres gens qui marchaient sur notre gauche. Je tentai de percer l'obscurité entre les troncs, mais je ne vis rien.

Raymond s'arrêta. Il avait dû entendre aussi mais je ne pus m'empêcher de le prévenir :

— Il y a quelqu'un sur la gauche.

Raymond ne se retourna pas.

— Je sais, une douzaine. C'est le vieux Branchet qui les fait passer. On va leur laisser prendre de l'avance et on suivra.

— On est encore loin ? chuchota Maurice.

Raymond eut un geste vague.

— En ligne droite on y serait tout de suite mais on va contourner la clairière.

La marche reprend, nous ne nous arrêtons plus.

Depuis combien de temps sommes-nous partis, deux minutes ou trois heures ? Impossible de le dire, j'ai perdu toutes possibilités d'évaluation.

D'un geste, Raymond nous regroupe autour de lui.

— Vous voyez l'allée, là-bas ? Vous allez la suivre : deux cents mètres à peine. Vous rencontrerez un fossé. Méfiez-vous, c'est assez profond et il y a de l'eau. Vous passez le fossé et vous tombez sur une ferme, vous pouvez entrer même s'il n'y a pas de lumière, le fermier est au courant. Vous pouvez coucher dans la paille, vous n'aurez pas froid. Maurice parle :

— Parce que... C'est la zone libre là-bas ?

Raymond se retourne et rit doucement.

— La zone libre ? Mais on y est déjà !

Le sentiment qui s'est d'abord emparé de moi a été la frustration. On avait passé la ligne et je ne m'en étais pas aperçu ! Il y avait ce but à atteindre, on était partis pour ça, tout le monde en parlait, c'était le bout du monde, et moi sans m'en douter j'étais passé comme une fleur, totalement inconscient, à travers ce trait de crayon qui coupait en deux la carte de France que papa nous avait montrée un soir. La ligne ! Je me l'imaginai comme un mur, un espace bourré de guérites, de canons, de mitrailleuses, de barbelés, avec des patrouilles se faufilant dans la nuit avec des grands coups de projecteurs fouillant chaque brin d'herbe. Et au lieu de tout ça : rien, strictement rien.

J'étais content tout de même puisque j'étais sauvé mais mon amertume ne passait pas.

Raymond remonte son pantalon et nous serre les mains.

— Mais n'allez pas vous imaginer que c'est partout aussi facile, il y a des coins, à moins de vingt-cinq kilomètres d'ici, où il y a eu des morts il y a pas longtemps et ça

devient de plus en plus dur. Allez au revoir, et la bonne route.

Nous reprenons notre marche, seuls cette fois. Maurice me donne la main, il ne s'agirait pas de se perdre, la nuit dans cette forêt ne serait pas fort agréable, d'autant plus que le froid augmente au fil des minutes.

Nous franchissons le fossé et aidons encore le trio qui nous accompagne et nous sommes déjà dans la cour intérieure.

Je sursaute. Un homme est là, immobile dans le noir. Il s'avance vers nous, d'un pas mécanique.

— Vous y êtes, les petits, vous avez de la paille dans la remise, juste là, derrière vous.

Vous pouvez dormir tant que vous voulez.

— Merci. Bonsoir, monsieur.

Je ne dormirai pas longtemps, une heure, peut-être deux.

Je rouvre les yeux brusquement et ma main n'a pas besoin de tâter la place à côté de moi : je sais déjà que mon frère n'est plus là.

Dès que maman n'a plus jugé nécessaire d'avoir mon berceau près d'elle, nous avons, Maurice et moi, partagé la même chambre. Et il s'est toujours produit un étrange phénomène dont j'ignore s'il est réciproque car je n'en ai jamais parlé : sans qu'il ait fait le moindre bruit, sans

qu'un craquement d'une latte de parquet m'ait mis en éveil, j'ai toujours « senti » son absence.

A quelques centaines de mètres de la ligne de démarcation, alors qu'épuisé comme moi par ces dernières vingt-quatre heures, Maurice Joffo aurait dû sombrer dans les délices d'un sommeil récupérateur, il était parti.

Pas de panique. Il ne peut pas être loin. Explication la plus plausible : lorsque quelqu'un se lève dans la nuit, quatre-vingt-dix fois sur cent, c'est pour aller pisser.

Donc, pas de problème ; Maurice est allé pisser.

Mon raisonnement si brillant soit-il ne me rassure pas longtemps. Ma tête se trouble devant toutes les suppositions possibles.

Un bruit de voix qui chuchotent. Je dresse l'oreille et écarte les couvertures, faisant bruire la paille.

C'est de dehors que cela vient. Une pensée me glace : et si c'étaient les Allemands ? Non. Impossible, nous sommes en France libre, ils ne peuvent pas venir...

Je sors. La nuit est de plus en plus claire et froide.

J'enfonce les mains dans les poches de mon manteau. Un papier. Mes doigts viennent de toucher un papier qui n'y était pas.

Il a dû écrire dans le noir et glisser son message dans ma poche avant de partir. La lune éclaire suffisamment pour que je puisse lire les lignes griffonnées en diagonale.

« Je vais revenir, ne dis rien à personne. M. »

Il a écrit M. comme dans les histoires d'espionnage où les personnages sont désignés par un code ou une initiale.

Je me sens soulagé. Je ne sais toujours pas où il a été, mais il va revenir, c'est l'essentiel. Je regagne ma couche, retrouve la couverture et m'enroule à nouveau dedans.

— Tu dors ?

Il est là soudain, je ne l'avais pas vu surgir. Je m'assois d'un coup.

— Mais qu'est-ce que...

Son doigt se pose sur ma bouche.

— Pas si fort, je vais t'expliquer.

C'est très difficile d'engueuler quelqu'un en étant réduit à des chuchotements quasi inaudibles, aussi j'écoute Maurice totalement abasourdi.

Ce qu'il avait fait était très simple, il me l'a narré tout content de lui, avec des rires étouffés, mais cela peut se résumer en peu de mots : il avait refait le trajet en sens inverse, repassé huit fois la ligne, ramené quarante personnes et gagné vingt mille francs.

Il fait grand jour à présent.

Vingt mille francs ! De quoi manger, de quoi voyager aussi, jusqu'à Menton tranquillement.

Pourtant il y a dans cette aventure quelque chose qui me chagrine.

— Maurice, et si tu t'étais fait prendre ?

Il fourrage dans ses cheveux.

— Tu as entendu tout ce que Raymond nous avait dit : pas le moindre danger. En passant la première fois, j'avais bien repéré le chemin !

Cela ne me satisfait pas entièrement.

— Il y a autre chose, tu ne crois pas qu'en faisant passer tous ces gens pour de l'argent, c'est un peu salaud ?

Maurice me regarde fixement.

— Premier point : je n'ai forcé personne. Deuxième : à cinq cents francs au lieu de cinq mille, je ne crois pas qu'on puisse dire que je les ai volés. Je les ai bien guidés d'ailleurs et sans incidents. Et puis il y a une chose que tu oublies, mon petit pote : c'est qu'on a aussi besoin de fric si on veut arriver à bon port.

— Mais on aurait pu...

Mais il est lancé et dans ces cas-là, rien ne peut l'interrompre.

— Parce que tu crois que parce qu'on est en zone libre on va être peinarde ? Je dois penser à gagner de l'argent, cette nuit c'est moi, la prochaine fois ce sera à toi de te démerder un peu parce que c'est pas parce que tu es le plus petit que tu vas te rouler les pouces...Parce que tu crois que ça m'a fait marrer de revenir sept fois avec dix personnes derrière moi ? Tu crois pas que j'aurais préféré dormir tranquille ?

Je saute sur mes pieds.

— Mais je n'ai jamais dit ça ! Tu ne comprends rien !
Violemment, il sort le paquet de billets tout froissé de sa poche.

— Tiens, vas-y, va leur rendre, si tu veux.

Interloqué je regarde l'argent qui se trouve à présent dans mes mains. Cet argent qu'il a gagné, au péril de sa vie même, et qui va nous permettre de continuer la route, l'argent que vient de me tendre un enfant épuisé.

Je lisse les billets, les défripe et les lui rends sans un mot. Il s'est calmé, le menton sur les genoux, il regarde le soleil qui vient d'apparaître.

Un long moment se passe. Je questionne :

— On va reprendre le train ?

Il doit sentir dans ma voix que je cherche à engager la discussion, à me faire pardonner.

— Oui, c'est le mieux, j'en ai parlé avec un type que j'ai fait passer cette nuit. La gare la plus proche est à Aire-sur-l'Adour. Il faut faire attention parce qu'il y a des flics un peu partout et qu'ils ont ordre d'arrêter les Juifs.

Alors ça, ça me coupe le souffle. Pourquoi avons-nous fait tout ce trajet si c'est pour retourner dans le même enfer ?

« Vingt-sept kilomètres à pied, ça use, ça use... »

« Vingt-sept kilomètres à pied, ça use les souliers... »

Nous n'avons pas fait vingt-sept kilomètres, à peine trois, mais c'est la vingt-septième fois que nous reprenons le refrain. Brailler à tue-tête déclenche une sorte de mécanique qui vide l'esprit et fait que nos muscles fonctionnent d'eux-mêmes.

Voilà une borne de nouveau : Aire-sur-l'Adour dix-neuf. Si je n'avais pas cette douleur au talon qui va en s'accroissant je me sentirais capable d'aller à pied jusqu'à Marseille et au-delà, mais je sens qu'une ampoule se forme, cela fait longtemps que je n'ai plus ôté mes souliers. Trop longtemps. Dix-neuf bornes à avaler encore.

Si mon talon ne touche pas par terre, ça va mieux, je dois marcher sur la pointe du pied gauche.

— Tu boites ?

— T'occupe pas.

C'est la cheville qui fatigue à présent. A faire des pointes, les muscles travaillent sacrément et c'est plus fort que moi, le talon retombe sur le sol. Ma jambe tremble jusqu'à la cuisse. Je ne m'arrêterai pas, il n'en est pas question. Je terminerai sur un moignon mais il ne sera pas dit que j'aurai retardé la marche.

Aire-sur-l'Adour dix-huit.

Soudain, Maurice s'écarte de la route et va s'asseoir au pied de la borne.

— Il faut que je m'arrête, j'ai le coup de barre, je n'ai pas assez dormi.

Voilà qui m'arrange. J'en profite pour desserrer les lacets de ma galoche. Je fais un nœud, comme d'habitude, et ai un mal fou à l'enlever. C'est bien ce que je craignais : la laine est collée à la peau. Nous voilà beaux, l'un qui est crevé et l'autre qui a une ampoule. Nous n'arriverons jamais à ce foutu bled.

Je sors un mouchoir de la musette. Avec lui je me confectionne un pansement de fortune par-dessus la chaussette en tassant bien contre la blessure.

Un bruit de roue derrière moi. Dans un sentier perpendiculaire à la route que nous suivons, une carriole avance traînée par un cheval. Je regarde mieux : ce n'est pas une carriole, c'est beaucoup plus élégant ; on dirait un fiacre découvert comme dans les films de l'ancien temps. Maurice dort toujours.

Si la voiture va vers la ville, faut en profiter. Je me lève et vais à sa rencontre. Je m'avance en boitillant.

— Pardon, monsieur, vous n'allez pas à Aire-sur-l'Adour par hasard ?

— Si, en effet, je m'y rends. Je m'arrête deux kilomètres avant pour être plus exact.

— Et vous... enfin, est-ce que vous pourriez nous emmener mon frère et moi dans votre fiacre ?

L'homme fronce des sourcils broussailleux. Là j'ai dû dire quelque chose qu'il ne fallait pas. Ou alors ce type est de la police, ou c'est un collabo et je prévois des tas d'ennuis par ma faute.

— Mon jeune ami, ce véhicule n'est pas un fiacre, c'est une calèche.

Je le regarde bouche ouverte.

— Ah bon, excusez-moi.

Cette politesse semble le toucher.

— Ceci n'a pas d'importance, mais il est bon, mon garçon, d'apprendre, dès le plus jeune âge, à nommer les choses par leur nom. Mais vous pouvez, votre frère et vous, partager cette voiture.

— Merci, m'sieur.

A cloche-pied, je cours vers mon frère. Je le réveille sans trop de ménagement.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Dépêche-toi, ta calèche t'attend.

Il frotte ses yeux, ramasse sa musette et toujours ébahi contemple le véhicule qui attend.

— Bon Dieu, murmure-t-il, oùas-tu trouvé ça ?

Je ne réponds pas. Maurice salue respectueusement notre conducteur qui nous regarde en souriant et nous grimpons. Et c'est ainsi que Maurice et moi, nés à la porte de Clignancourt, Paris XVIIIe, arrivâmes sur la place de la gare d'Aire-sur-l'Adour dans une calèche du siècle dernier avec pour cocher le comte de V.

Chapitre 6

Bleue, blanche et rose. Il s'en faut de peu que la ville soit de la couleur du drapeau national. Bleu le ciel qui la recouvre, blanches les collines qui l'encerclent et rose pour les toits qui s'étalent, se chevauchent et débudent au bas des escaliers de la gare Saint-Charles.

Et au-dessus de tout cela, la tâche d'or minuscule de la Vierge de la Garde qui surplombe le tout. Marseille.

Je ne me souviens guère du voyage sinon qu'il n'eut rien de comparable avec Paris-Dax.

Nous avons dormi comme des loirs et mangé en pleine nuit une tranche de veau sur des tartines qu'une voyageuse nous avait offertes. Pour faire passer le tout, nous avons eu droit après à des œufs durs et des biscuits secs.

Il y avait eu des changements, de longues attentes sur des quais de gares inconnues où des employés écrivaient à la craie sur de grands tableaux noirs les heures de retard des trains.

Je me souviens, couché sur une banquette, sous l'une de ces grandes verrières qui ont disparu des quais des grandes gares, avoir vu passer des gendarmes. Il y en avait partout. En écoutant les conversations, nous avons pu savoir qu'eux

aussi avaient l'ordre d'arrêter les Juifs et de les expédier dans des camps.

Marseille, pour Maurice et moi, qui nous étions donné la main pour ne pas nous perdre, ce fut ce matin-là, cette journée-là, une grande fête rieuse, venteuse, ma plus belle promenade.

Nous ne prenions le train que le soir, celui de douze heures dix-huit ayant été supprimé, nous avions donc le temps.

Le vent nous prenait de biais par moments et nous avançons en crabe, en riant.

A un grand carrefour nous nous sommes arrêtés et avons descendu un très grand boulevard plein de monde, de magasins, de cinémas.

Nous avons continué sur le grand boulevard, il y avait d'immenses terrasses couvertes, et puis brusquement, la rue s'est ouverte, il y a eu un grand coup de vent et nous avons pilé net. Maurice a réagi le premier.

— Merde, la mer.

On ne l'avait jamais vue et ça ne nous était pas venu à l'idée que nous la rencontrerions comme ça, de façon aussi soudaine, elle était venue à nous sans prévenir, se dévoilant d'un coup à nos yeux, sans préparation.

Nous nous sommes rapprochés le plus possible, jusqu'au bord du quai, en dessous de nous l'eau était verte et pourtant si bleue au loin. Maurice a tendu la main devant lui.

— Par-là, c'est l'Afrique.

Je fixe la direction comme si j'allais voir surgir des singes, un lion, des tam-tams, des danseurs masqués aux jupes de raphia.

— Et Menton, où c'est Menton ?

Il me désigne un point sur la gauche.

— C'est tout là-bas, près de l'Italie.

Je réfléchis et ajoute :

— Et l'adresse, tu as l'adresse ?

— Oui, on trouvera de toute façon, les salons de coiffure ne doivent pas être tellement nombreux.

— Et s'ils faisaient un autre métier ?

C'est au tour de Maurice de réfléchir. Il relève la tête.

— Pourquoi est-ce que tu compliques toujours tout ?

Ça, c'est le genre de remarque qui me coupe le souffle.

— C'est moi qui complique toujours tout ?

— Oui, parfaitement, c'est toi qui compliques toujours tout.

Je ricane.

Nous nous engueulons une bonne minute avant de repartir d'un bon pas.

Le jour baisse, il faut regagner la gare. C'est un omnibus, il s'arrête au moindre village, nous ne sommes pas encore arrivés.

Pipi aux W.- C. dans le sous-sol carrelé de la gare.

Je remonte et apparais entre les jambes de deux gendarmes qui bouchent l'entrée. Ils ne m'ont pas vu, ils me tournent le dos. Redescendre en sifflotant, mine de rien ? Non, surtout pas, ils m'auront entendu. Je me faufile entre eux en prenant garde de ne pas les heurter.

— Pardon, excusez-moi...

Ils me laissent passer et je pars sagement à petits pas, avec cette allure du garçon qui n'a rien à se reprocher.

— Eh ! dis donc, où tu vas, toi ?

Je sens la sueur qui d'un coup me sort par tous les pores, peut-être la chance vient-elle brusquement de tourner.

Je me tourne vers eux et reviens. Ils ont vraiment de sales gueules.

Poliment, je lève mon béret.

— Je vais prendre le train.

Ils sont très grands, on dirait des jumeaux, ils ont les mains derrière le dos et oscillent sur leurs talons.

— Ça on s'en doute. Tu as des papiers ?

— Non, c'est papa qui les a.

— Où il est ton père ?

Je me retourne, il y a pas mal de monde dans le hall, à l'autre bout près du guichet des bagages.

— Là-bas, il s'occupe des valises.

Ils me regardent toujours. S'ils me demandent de les conduire jusqu'à lui, je suis foutu.

— Tu habites où ?

— A Marseille.

— Quelle adresse ?

— La Canebière, au-dessus du cinéma.

C'est drôle le mensonge, ça sort tout seul et très bien à condition de ne pas réfléchir trop avant, j'ai tout de suite envie d'en rajouter, je me sens capable de m'inventer toute une biographie. J'ajoute :

— C'est mon père qui est propriétaire du cinéma.

Je sais que s'ils ne m'arrêtent pas tout de suite, je vais leur raconter que nous possédons tout Marseille.

Ils n'ont pas l'air très impressionné mais tout de même la question suivante est formulée sur un autre ton.

— Tu vas souvent au cinéma alors ?

— Oui, à chaque nouveau film, en ce moment c'est *Le Baron de Munchausen*, c'est très beau.

Je n'aurais pas cru qu'ils soient capables de sourire. Ils y arrivent presque.

— Allez, file vite.

— Au revoir, messieurs.

Je remets mon béret et m'en vais. Je suis presque déçu que ce soit fini, mais attention, il ne s'agit pas qu'ils me suivent, il va falloir ruser.

Maurice est sur ma droite, assis sur un banc à l'extérieur de la salle d'attente. Je marche droit vers l'endroit où est censé se trouver mon père.

Je n'ai fait aucun signe à mon frère qui n'a pas bougé. Il a dû comprendre que quelque chose n'allait pas.

Le mieux à faire est de rester pour l'instant le plus perdu au milieu de la foule sans toutefois donner l'impression de trop se cacher, il faut éviter également qu'on nous voie ensemble Maurice et moi. Je me mêle à des groupes et soudain je les vois qui viennent.

Mon cœur s'arrête de battre. J'aurais dû me douter que ces deux salauds n'allaient pas laisser les choses en suspens, moi qui étais si fier de leur avoir raconté des salades !

Le type à côté n'a pas plus de trente ans, il pourrait être mon père, il va donc l'être. Je prends un air joyeux et animé et lui demande l'heure.

Il a l'air surpris pour deux raisons : la première c'est qu'il y a une horloge de trois mètres de diamètre juste en face de nous, la deuxième c'est qu'il doit se demander pourquoi j'ai un si grand sourire pour lui poser une pareille question. Il me contemple un instant, un peu narquois.

— Tu ne sais pas lire l'heure ?

J'émetts un rire joyeux qui semble le surprendre encore plus. Il va me prendre pour un gosse complètement détraqué. Du coin de l'œil je constate que les gendarmes sont à notre hauteur à présent, mais à une dizaine de mètres. Avec le brouhaha ambiant, ils ne peuvent pas entendre ce que nous disons.

— Si, bien sûr, je sais la lire !

— Eh bien, lève les yeux et vas voir la pendule qui te renseignera aussi bien que moi.

Ils nous ont jeté un coup d'œil et sont passés. Le monsieur n'a jamais su que pendant quelques brèves secondes il avait été, pour deux gendarmes, propriétaire d'un grand cinéma dans le centre de Marseille et père d'un garçon de dix ans.

Je tourne un peu et soudain une main se pose sur mon épaule. Je sursaute, c'est Maurice.

— Qu'est-ce qui arrive ?

Il a l'air inquiet lui aussi. Il a de bonnes raisons pour cela.

— J'ai entendu des gens parler, il y a plein de contrôles dans la gare.

Nous nous regardons sans rien dire.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

Il tripote les billets de train dans le fond de sa poche.

— On peut ressortir de la gare, mais on perd nos billets...

Ils ne sont valables que pour ce soir ! Ne prenons pas de risques !

— Regarde sur ta gauche.

Je m'arrache à mes réflexions. C'est tout un régiment qui vient d'entrer. Maurice jure entre ses dents.

Le train que nous devons prendre n'est pas encore là, devant nous le quai est vide, les rails s'enfoncent dans le noir, ils se rejoignent tout là-bas, à l'endroit où la nuit est la plus épaisse. L'idée me vient.

— Ecoute, si on suit la voie, on arrivera bien à une autre gare ?

Maurice secoue la tête.

— Non, on pourrait se faire écraser, et puis il y a des types qui travaillent, qui gardent les voies, on se ferait encore plus repérer.

Pendant que nous parlementons, les gendarmes se sont déployés et demandent leurs papiers aux gens qui attendent sur les quais. J'en vois qui pénètrent dans la salle d'attente. Cette fois, c'est la rafle, et on est dedans.

Le haut-parleur a annoncé au même moment l'arrivée de notre train. Il y a eu un instant de pagaille, les convois étaient rares et étaient surchargés, aussi les voyageurs avaient-ils pris l'habitude de se précipiter sur les rares places assises qui n'avaient pas été louées.

Nous nous sommes mêlés au rush et avons foncé dans les premiers. La chance a été pour nous : les contrôleurs n'avaient pas verrouillé les portières et nous avons pu grimper.

Dans le couloir, Maurice m'a dit :

— S'il y a un contrôle, on se faufile sous une banquette, ils ne viendront quand même pas nous chercher là.

Ce n'était pas sûr, mais il n'y en eut pas.

Avec plus d'une demi-heure de retard, le train s'est ébranlé et nous avons poussé un énorme soupir de soulagement, c'était la dernière étape.

Le jour s'est levé vers Cannes et j'ai dû m'endormir après.
Quatre mois à Menton.

Nous nous sommes offert dès notre arrivée un repas assez consistant pour l'époque dans un petit restaurant près de la gare. La serveuse nous prit sous sa protection directe et nous refila les meilleurs morceaux de la cuisine.

Nous sommes sortis la tête un peu lourde et en avant pour retrouver nos frangins.

Le salon était un assez beau magasin.

C'est Maurice qui l'a vu le premier. Il me pousse du coude.

— Regarde.

Malgré les reflets de la vitrine, je peux apercevoir l'intérieur. Ce grand type qui passe la tondeuse sur une nuque inclinée, c'est Henri, l'aîné.

Il n'a pas changé, un peu maigre peut-être, mais à peine. Il ne nous a pas vus.

— Allez viens, on entre.

La clochette au-dessus de la porte a retenti. Le deuxième garçon se retourne, la caissière nous regarde, les clients nous regardent dans les miroirs, tout le monde nous fixe, sauf Henri. Nous restons debout, au milieu du salon.

La caissière intervient :

— Asseyez-vous, les enfants...

Henri daigne se retourner et reste la tondeuse à la main.

— Ho, fait-il, ho, ho, voilà les voyous.

Il se penche et nous embrasse. Il sent toujours aussi bon, la même odeur qu'autrefois.

— Asseyez-vous, j'en ai pour deux minutes.

Rapidement, il donne un coup de rasoir sous les pattes, un dernier coup de ciseaux égalisateur derrière une oreille, un coup de plumeau sur le col, un passage de glace super rapide et il enlève la serviette du cou de son patient.

— Vous m'excusez cinq minutes, madame Henriette ? Je dois m'occuper de ces deux-là.

La patronne acquiesce et nous sortons.

Il nous a pris la main et nous entraîne à grandes enjambées vers la vieille ville ; pendant le trajet que nous faisons en courant pour rester à sa hauteur, les questions fusent :

— Et les parents ? Comment vous êtes passés ? Vous êtes arrivés quand ?...

Nous répondons ensemble, j'arrive à demander :

— Et Albert ?

— C'est sa journée de repos, il est à la maison.

— C'est où votre maison ?

— Tu vas voir.

— Ne faites pas de bruit, on va lui faire la surprise.

Il a fait tourner la clef dans la serrure. Par l'entrebâillement de la porte de la chambre, nous avons aperçu Albert qui lisait sur son lit.

— Je t'amène des invités.

Albert s'est étonné :

— Qu'est-ce que tu fais là ? Tu n'es pas au salon ?

— Devine qui est là ?

Albert n'est pas d'un naturel patient. Il a sauté sur ses pieds et est rentré dans la salle.

— Ho, ho, a-t-il dit, voilà les voyous.

Nous lui avons sauté au cou, nous étions tous contents, la famille se reformait. Nous avons raconté nos aventures depuis le début, ils ne se lassaient pas de nous entendre et les cinq minutes d'Henri sont devenues une bonne heure de coiffeur. Ils nous ont raconté aussi comment ça s'était passé pour eux.

Les trois jours qui suivirent furent admirables.

Henri et Albert partaient tôt le matin, nous nous levions vers neuf heures et après déjeuner nous allions faire une partie de ballon sur la plage.

L'après-midi, nous partions à la découverte et le champ de nos investigations s'agrandissait sans cesse.

Un soir, après le souper vite expédié, nous sommes allés nous coucher. A peine au lit, Maurice a attaqué :

— Ecoute, Jo, on se marre bien, d'accord, mais tu crois pas qu'on pourrait essayer de gagner un peu d'argent ?

Il désigna la chambre de nos deux frères et ajouta :

— Ça les aiderait un peu.

Ils gagnaient bien leur vie, c'était évident, mais deux bouches de plus cela comptait, surtout que l'appétit était bon.

Au bout de quelques jours, j'avais fait copain avec un Mentonnais de mon âge qui se prénommaient Virgilio.

Après quelques parties d'osselets devant sa porte, il me confia que pendant les vacances il allait garder les vaches dans une ferme de la montagne au-dessus de Sainte-Agnès. Ce n'était pas trop mal payé, le patron était gentil, mais il ne pouvait faire ce travail que lorsqu'il n'allait pas à l'école.

Je décidai d'en parler à Maurice le soir même, tout fier d'avoir déjà un projet et je le rencontrai un grand tablier bleu serré autour de la taille, les cheveux et les sourcils

gris de farine. Cet animal m'avait grillé sur le poteau et travaillait déjà chez le boulanger du bas de la rue.

J'empruntai de l'argent à Henri et le lendemain à huit heures, je me rendis sur la place du marché et je pris le car pour Sainte-Agnès.

J'allai jusqu'à la porte du pavillon de banlieue et je frappai. Ce fut Mme Viale qui vint m'ouvrir.

Lorsque le maître entra, je lui expliquai que j'avais rencontré Virgilio, que je voulais travailler, faire toutes les besognes qu'il me dirait, etc.

Il accepta tout de suite, je pense aujourd'hui que c'était davantage pour faire plaisir à sa femme que pour l'aider aux travaux des champs. Je n'étais ni gros ni gras et même en gonflant la poitrine, je ne dus pas l'impressionner beaucoup.

Mais l'essentiel était atteint : je fus engagé. Le salaire était fixé, je m'endormis heureux comme un roi : je travaillais, je n'étais plus à la charge de mes frères, je gagnais de l'argent. Ce n'était pas encore la saison des gros travaux et je partais le matin avec mon patron pour « bricoler » comme il disait. Nous relevions des murets de pierres sèches et je devais tenir un fil à plomb ; je me

souviens également que je tournais le mortier et l'apportais à M. Viale qui colmatait des brèches dans le mur du mas. Je mangeais avec eux et Mme Viale m'entreprenait sur quelques détails de sa vie passée.

Viale l'écoutait en fumant sa pipe puis se levait. Je me dressais sur mon siège pour le suivre mais il m'arrêtait d'un geste.

— Repose-toi un peu, tu as bien travaillé ce matin.

Je n'osais pas lui dire que j'aurais préféré me trouver avec lui dans les champs ou à réparer la toiture du hangar plutôt que d'écouter le récit de la société mondaine de l'entre-deux-guerres, mais j'avais bien senti que cela aussi faisait partie de mon travail, c'était une connivence entre lui et moi. Dix jours passèrent ainsi entre les poules, les canards, le mortier et les récits de ma chère patronne. Je mangeais fort bien et j'avais oublié la guerre. Mes employeurs n'avaient pas l'air de s'en préoccuper outre mesure.

Un soir, après la soupe, je demandai à Viale si je pourrais descendre en ville le lendemain qui était un lundi, voir mes frères. Je partirais au car du matin et serais de retour vers cinq heures.

Je descendis le lendemain comme prévu avec, en plus de mes sous, des œufs enveloppés de papier journal dans une

boîte à chaussures ainsi qu'un bon kilo de lard maigre, inestimables trésors, je voyais déjà l'omelette monstrueuse que nous nous ferions Maurice et moi pour midi.

Je remerciai et partis pour Sainte-Agnès. Je me souviens m'être retourné vers la ferme perdue au creux de la vallée. Cela m'aurait causé une douleur profonde si, en cet instant, j'avais su que je ne reviendrais jamais à la maison des Viale et que je ne devais plus les revoir.

J'étais sûr, le lundi, de les trouver à la maison. C'était le jour de fermeture obligatoire des magasins et ils devaient traîner un peu au lit. Peut-être Maurice était-il descendu et jouait-il sur la plage.

Contrairement à ce que j'avais imaginé, ils étaient tous debout, Albert et Maurice étaient en pyjama et prenaient leur déjeuner. Avant d'avoir refermé la porte, je savais que quelque chose venait d'arriver.

Nous nous embrassâmes et Albert me traita de péquenot avec un entrain forcé. Tout de suite je posai la question : Qu'est-ce qui arrive ?

Aucun ne me répondit et Maurice me servit un bol de café au lait écrémé sans desserrer les dents.

— On a reçu de mauvaises nouvelles.

Il y avait une lettre sur le buffet avec des tas de tampons dont la plupart représentaient un aigle. J'avalai ma salive.

— Des parents ?

Albert inclina la tête.

— Autant que tu le saches tout de suite, ils ont été arrêtés.

Je parvins à balbutier :

— Comment ça s'est passé ?

Henri reprit la parole et m'expliqua l'essentiel. Papa et maman avaient quitté Paris, la situation pour les Juifs empirant de jour en jour, il y avait eu une rafle monstre dans le quartier, un soir, et ils y avaient échappé de justesse. Ils avaient tout quitté, avaient pris des cars les uns après les autres car les trains étaient devenus impraticables et ils étaient finalement arrivés près de Pau, complètement épuisés. Ils étaient parvenus à franchir la ligne de démarcation après beaucoup de péripéties mais là, ils avaient été pris par les autorités de Vichy et enfermés dans un camp. Ils avaient pu faire passer une lettre que mes frères venaient de recevoir.

Je lus la lettre, c'était papa qui l'avait écrite, maman avait ajouté simplement une ligne après la signature de mon père : « Je vous embrasse tous. Courage. »

Ils ne se plaignaient pas, mon père n'avait pas dû avoir beaucoup de temps pour la rédiger. Il disait sur la fin :
« Si vous rencontrez les voyous, mettez-les à l'école, c'est très important, je compte sur vous pour cela. »

Je levai les yeux sur mes frères.

— Qu'est-ce qu'il faut faire ?

Henri montra sa valise :

— Eh bien, tu vois, j'y vais.

Je ne comprenais pas.

— Mais si tu vas là-bas, ils vont te prendre aussi, s'ils savent qu'ils sont juifs, ils sauront que tu l'es aussi et ils vont te garder.

Albert eut un pauvre sourire.

— Tu as un peu la même réaction que moi hier, mais on en a parlé une bonne partie de la nuit et finalement on est tombés d'accord sur un point, c'est qu'il y a toujours quelque chose à tenter.

— Je reviens le plus vite possible, dit Henri, pendant ce temps Albert continue au salon et dès cet après-midi, il ira vous inscrire à l'école tous les deux, c'est bien d'avoir travaillé mais j'ai peut-être eu tort de ne pas m'être assez occupé de vous. D'accord ?

Maurice et moi ne l'étions pas trop pourtant, mais il n'était pas question de refuser.

— D'accord.

Dix minutes après, Henri était parti.

A treize heures trente, nous pénétrions dans la cour de l'école et Albert demanda à voir le directeur.

Il nous toisa, Maurice et moi, subodorant en nous les crapules possibles et dit :

— Eh bien, c'est d'accord, ils peuvent gagner leurs nouvelles classes, je vais les conduire à leurs nouveaux maîtres.

Maurice devint vert. Je devais avoir la même couleur.

— Tout de suite ? bégaya-t-il.

Le directeur fronça les sourcils, cette question devait représenter pour lui le premier acte d'insubordination notoire. Notre visible manque d'enthousiasme était une offense et un manquement caractérisé.

— Evidemment tout de suite, dit-il avec sévérité.

Albert eut pitié de nous.

— Je vous les amènerai demain matin, je dois leur acheter des cartables et des cahiers.

Nous fîmes, le soir, une autre omelette, avec des pommes de terre cette fois, et Albert voulut que nous nous couchions de bonne heure.

A huit heures, il éteignit la lumière en proclamant :

— Demain, l'école !

Je m'endormis avec peine.

Mon maître se révéla être une maîtresse.

Il faut dire que tous les hommes étaient partis à la guerre, se trouvaient pour la plupart être prisonniers et il ne restait plus que des institutrices ou des retraités que l'on avait rembauchés pour éduquer les jeunes Français des années d'occupation.

Les jours passaient, cela était moins dur que je ne l'aurais cru, mais nous n'avions toujours pas de nouvelles de mon frère. Albert devenait de plus en plus nerveux, je m'en apercevais à des tas de petits gestes, je sentais qu'il se faisait un sang d'encre.

Une clef tinta dans la serrure et Henri fut là, le visage rayonnant.

Albert devint tout pâle.

— Alors ?

— Ils sont libres.

Il n'y avait pas eu d'intervalle entre la question et la réponse. Henri posa sa valise et enleva sa cravate comme un héros de série noire et renifla l'odeur d'omelette qui flottait encore.

— Vous vous ennuyez pas pendant que je cours la France à la recherche de nos chers parents...

Il restait un dernier œuf et Albert le fit cuire tandis qu'il commençait à raconter. C'était toute une histoire qu'il nous raconta durant le restant de la soirée, nous nous couchâmes fort tard pour une fois.

— Mais où sont-ils ? demanda Maurice.

— A Nice, on n'ira pas les voir encore, il faut leur donner le temps de s'installer, dès qu'ils seront prêts ils nous feront signe et on ira les voir.

Quatre jours après le retour d'Henri nous recevions la première lettre en provenance de Nice. Papa se débrouillait bien. Il avait trouvé un appartement dans un quartier un peu écarté de l'église de la Buffa, il s'était déjà renseigné : il serait facile à Albert et Henri de trouver du travail dans un salon de la ville. Lui aussi travaillerait bien sûr. La saison approchait, il allait y avoir du monde. Il terminait en nous demandant de patienter encore et il pensait que d'ici un ou deux mois, il nous serait possible de venir. Nous

serions alors à nouveau réunis comme autrefois, comme à Paris. Je trouvais personnellement que « un mois ou deux » c'était imprécis et surtout bien long.

Il commençait à faire beau. Le temps tournait nettement vers la chaleur. Le moment où nous pourrions nous baigner approchait et pour ne pas perdre de temps, nous allâmes un jour après l'école acheter un maillot de bain. J'essayai le mien le soir même après le repas et réussis quelques cabrioles spectaculaires sur le lit, sous le regard méprisant de Maurice qui essuyait la vaisselle.

C'est à ce moment-là qu'on frappa à la porte.

C'étaient deux gendarmes.

— Vous désirez ?

Le plus petit farfouilla dans sa serviette et en tira un papier qu'il déplia avec une lenteur désespérante.

— Albert et Henri Joffo, c'est bien ici ?

— Albert c'est moi, mais mon frère n'est pas là.

Il avait du réflexe Albert, s'ils étaient venus les chercher, Henri avait une petite chance de s'en tirer s'ils ne fouillaient pas la maison.

Henri comprit et je le vis reculer silencieusement jusqu'à la chambre où il attendit prêt à se glisser sous le lit.

— C'est à quel sujet ?

— Vous avez votre carte d'identité ?

— Oui, attendez une seconde.

Albert entra, prit son portefeuille dans la poche intérieure de sa veste et nous jeta à l'un et à l'autre un regard rapide qui signifiait « Restez tranquilles, rien n'est perdu ».

Maurice essuyait la même assiette ultra-sèche d'un mouvement régulier de son chiffon, quant à moi j'étais toujours en maillot de bain, debout sur mon lit.

— Voilà.

Il y eut un bruit de papiers froissés et j'entendis le gendarme dire :

— Voilà deux convocations, pour vous et votre frère. Il faudra vous présenter à la préfecture avant deux jours. Demain de préférence.

Albert se racla la gorge.

— Mais... c'est à quel sujet ?

— C'est pour le S.T.O.

Il y eut un court silence et celui qui n'avait pas encore parlé ajouta :

— Vous savez, tout le monde y passe...

— Bien sûr, dit Albert.

La porte se referma et mon cœur reprit son rythme normal.

Albert revint, Henri sortit de la chambre.

— Qu'est-ce que c'est, le S.T.O. ? demanda Maurice.

Henri eut un sourire crispé :

— Service de Travail Obligatoire, ça veut dire qu'on va aller en Allemagne couper les cheveux des Chleuhs. Ou tout au moins c'est ce qu'ils croient.

Je les regardais, atterré, décidément la tranquillité n'avait pas duré longtemps. Je m'assis enfin et les écoutai parler.

Leur conseil de guerre fut bref pour la bonne raison que l'objectif à atteindre ne faisait aucun doute : il n'était pas question pour eux de partir en Allemagne se jeter dans la gueule du loup. A partir de là, il n'était évidemment pas question de rester à Menton où les gendarmes pouvaient revenir et reviendraient certainement.

— Bon, eh bien, il n'y a pas de problème, on s'en va.

— Quand ? demanda Maurice.

— Demain matin. On fait les bagages en vitesse, tout de suite, et demain à l'aube on file, c'est pas la peine de traîner.

— Et où on va ?

Albert se tourna vers moi avec l'air de quelqu'un qui va faire une bonne surprise ou qui apporte un cadeau.

— Ça va te plaire, Jo, on part pour Nice.

Chapitre 7

— Marcello ! Marcello !

Je m'élanche derrière Maurice qui traverse en diagonale la place Masséna. Je trotte de toutes mes forces mais il est difficile de courir avec un panier d'osier à chaque bras, surtout lorsqu'ils sont pleins de tomates.

Quatre kilos de chaque, ça fait huit kilos et c'est lourd. Le soldat s'est arrêté devant Maurice et moi. Le soleil illumine son visage.

Il rit de me voir courir avec mon fardeau.

— Donne les tomates.

Marcello parle bien français, presque correctement, mais son accent est catastrophique. Il rit presque toujours.

— Suivez-moi, on va chez Tite.

Tite est un bistrot près du port où nous nous retrouvons souvent pour procéder aux échanges, on y trouve des retraités niçois et surtout des soldats italiens, les copains de Marcello qui chantent l'opéra et jouent de la guitare avant de monter des gardes folkloriques dans les endroits stratégiques de la ville.

Nous y voilà, c'est tout petit.

Les amis de Marcello sont là, trois militaires qui nous accueillent à bras ouverts.

Triomphalement, Marcello écarte les verres de vin blanc sur la toile cirée et pose les deux paniers de tomates.

— Et voilà l'affaire.

Ils baragouinent ensemble avec bonne humeur et Carlo nous tend le litre d'huile qui était caché derrière le bar.

Les absurdités de l'intendance militaire italienne avaient fait que les différentes popotes des troupes d'occupation étaient submergées de boîtes de conserve : thon à l'huile, sardines à l'huile, et recevaient sans arrêt des bidons d'huile par camions.

Finalement, les Italiens avaient compris qu'ils tenaient là une monnaie d'échange qui n'était pas négligeable et qu'ils pouvaient par un système de troc se procurer des légumes, tomates, salades, qui leur permettraient de manger autre chose que leurs conserves.

En participant à ce trafic, nous avions Maurice et moi constitué un trésor secret qui s'arrondissait de jour en jour. Je me balade en passant par la Promenade.

Un monde fou, la plage est pleine de monde surtout devant les hôtels. Beaucoup d'officiers italiens sur les terrasses, à l'ombre des parasols, leurs uniformes rutilent, ceux-là ont la guerre bien agréable.

Il y a des femmes avec eux, très élégantes. Ce sont celles qu'Henri et Albert coiffent dans le salon qui se trouve en face de l'hôtel Adriatique.

C'est qu'ils ont monté en grade mes frangins ! Ils ne travaillent plus chez un petit coiffeur, ça n'a plus rien à voir avec la rue de Clignancourt à Paris.

Papa et maman se sont magnifiquement habitués à leur appartement et s'il n'y avait pas la cérémonie de Radio-Londres, chaque soir, j'aurais l'impression de passer d'excellentes vacances sur la côte. Car ce sont les vacances, le plein mois d'août et mon rêve s'est presque réalisé : je suis libre dans cette ville rutilante et dorée où l'argent semble facile, où toutes les chaises longues de la promenade des Anglais sont occupées par une foule bariolée qui se protège le visage des ardeurs du soleil en le couvrant d'un journal.

Curieux d'ailleurs ce journal, il n'arrête pas de proclamer des victoires allemandes : là-bas, sur le front de Russie, les Panzers progressent, ils sont arrivés à une ville qui s'appelle Stalingrad et qui ne va pas tarder à tomber entre leurs mains.

Le soir, à la radio, malgré le brouillage des ondes, j'entends aussi beaucoup parler de Stalingrad, mais les

nouvelles ne sont pas les mêmes, on apprend que beaucoup d'Allemands sont morts pendant l'hiver, que les chenillettes des chars patinent dans la boue et que tout ce qui est blindé est cloué au sol. Qui croire alors ?

Un point noir à l'horizon : septembre.

Septembre ce serait la rentrée et il faudrait retrouver l'école.

8 novembre.

C'est un jour important le 8 novembre, c'est l'anniversaire de maman, elle aura fait un gâteau.

Maurice a accepté de desserrer les cordons de nos économies pour lui acheter une broche dorée.

Depuis la rentrée, les affaires se sont ralenties, d'abord parce que nous sommes moins libres, ensuite parce que ce n'est plus la saison des tomates.

Maman reçut les cadeaux avec enthousiasme, elle agrafa tout de suite la broche sur son corsage, nous embrassa.

Embrassa son époux qui lui avait offert avec mes frères une machine à coudre Singer.

Elle s'éclipça et revint avec le gâteau.

Papa avala une première bouchée et se leva. C'était l'heure de la radio anglaise et depuis que nous étions à Nice, il n'avait pas manqué une seule soirée.

— Tu nous diras les nouvelles, dit Henri, j'ai pas la force d'abandonner le dessert.

Papa fit un signe d'assentiment et pendant que nous continuions à parler, je le vis par la porte entrebâillée coller son oreille contre le haut-parleur et manœuvrer le minuscule bouton.

— Ils ont débarqué, annonça-t-il.

Nous restons la bouche pleine à le regarder.

Il se penche vers ma mère et lui prend les mains.

— Joyeux anniversaire, dit-il, les Alliés ont débarqué en Afrique du Nord, en Algérie et au Maroc, cette fois-ci, c'est le commencement de la fin, avec un nouveau front sur les bras, les Allemands sont fichus.

Maurice saute de sa chaise et va chercher l'atlas sur une étagère dans la chambre des parents. Nous nous penchons sur la carte du Maghreb.

J'évalue les distances : Alger – Nice, quelques centimètres de papier bleu, juste la mer à traverser et ils sont ici, nous n'avons plus rien à craindre.

A partir de ce soir-là il y eut chaque soir une cérémonie que, je le suppose, la plupart des familles françaises de cette époque ont bien connue. Sur un planisphère fixé au mur, nous plantions des petits drapeaux reliés entre eux par du fil à repriser, les petits drapeaux étaient des épingles avec un petit rectangle de papier collé. Nous avions poussé la minutie à colorier ces rectangles en rouge pour les Russes et nous avions fait des rayures blanches pour les Américains avec une seule petite étoile dans le coin gauche. Londres déversait des noms que nous notions à toute vitesse et sur les villes nouvellement conquises, nous plantions les drapeaux de la victoire.

Stalingrad dégagé ce fut Kharkov, Rostov, j'avais envie de planter un drapeau sur Kiev pour accélérer un peu les choses, mais la ville fut longue à être libérée.

Mais ce qui me remplit d'enthousiasme fut le 10 juillet 1943 le débarquement des Alliés en Sicile.

La plupart des soldats que nous connaissions étaient partis. Marcello était devenu barman. Les nouveaux habitués étaient plus jeunes, mais bien que plus jeunes ils étaient moins gais. L'un d'entre eux, un garçon très réfléchi, m'avait pris en amitié.

Il espérait savoir parler français avant la fin de la guerre, ce qui lui permettrait d'avoir un poste plus important. J'avais du mal, ne la connaissant pas parfaitement moi-même, à lui expliquer la règle des participes passés lorsque avec un soupir il renferma le livre.

— On va s'arrêter, Jo, de toute façon, je n'aurai pas le temps.

Je le regardai, étonné.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on va bientôt s'en aller, nous partons tous, tous les Italiens...Ce n'est plus Mussolini qui commande, et on va faire la paix avec les Américains, alors si il y a la paix, on rentre chez nous.

L'espoir m'illumina.

— Mais alors, si vous partez, on est libres !

Il me regarda d'un air lamentable.

— Non, si nous, nous partons, c'est les Allemands qui viennent.

Le 10 septembre, un train s'arrêta en gare et un millier d'Allemands en descendirent. Il y avait des S.S. et des civils parmi eux, des hommes de la Gestapo.

La deuxième occupation était commencée. Nous savions tous qu'elle n'aurait rien à voir avec la précédente.

Chapitre 8

Il est six heures.

C'est long toute une journée sans sortir. J'ai passé l'après-midi à lire et à aider maman à tuer les charançons qui se sont mis dans le peu de haricots qui nous reste.

Les vadrouilles sont finies. Nous allons regarder tourner les aiguilles jusqu'à ce que Henri et Albert arrivent et chaque minute qui passe est une minute d'angoisse : la Gestapo s'est installée depuis trois jours à l'hôtel Excelsior, la plupart des hôtels ont été réquisitionnés. Il y a des arrestations nombreuses de Juifs opérées sur dénonciation, mais les quadrillages par quartier ne vont pas tarder.

Papa marche de long en large.

Six heures cinq.

— Qu'est-ce qu'ils peuvent faire ?

Personne ne répond à ma mère qui s'inquiète.

Un pas double dans l'escalier, ce sont eux. Nous nous précipitons.

— Alors ?

— Alors c'est simple, dit Henri. Il faut partir, et en vitesse.

Papa pose sa main sur son épaule.

— Explique-toi.

Henri lève sur lui un regard fatigué. On sent qu'il en a pris un coup aujourd'hui.

— On n'a pas arrêté, Albert et moi, de coiffer des Allemands et ils parlaient entre eux, persuadés que personne ne comprenait. C'était très confus mais en gros il ressort qu'ils arrêtent tous les Juifs, qu'ils sont enfermés à l'hôtel Excelsior et tous les vendredis ils sont emmenés la nuit dans des convois spéciaux vers les camps allemands. Ce sont des wagons scellés qui sont prioritaires. Rester ici, c'est prendre un billet pour l'Allemagne.

Papa s'assoit, pose ses mains à plat sur la nappe.

— Mes enfants, dit-il, Henri a raison, il va falloir de nouveau nous séparer et ces derniers jours, j'ai eu le temps de réfléchir à tout ça. Voici donc ce que nous allons faire. Nous allons d'abord rester fidèles à une méthode qui nous a toujours réussi : nous partons deux par deux.

« Tout d'abord Henri et toi, Albert, vous partez demain pour la Savoie. Il faut que vous rejoigniez Aix-les-Bains, là j'ai une adresse pour vous, quelqu'un vous cachera.

Joseph et Maurice, voilà ce que vous allez faire, écoutez-moi bien : vous allez partir demain matin pour Golfe-Juan. Vous vous rendrez dans un camp qui s'appelle « Moisson

Nouvelle ». C'est théoriquement une organisation paramilitaire dépendant du gouvernement de Vichy, une sorte d'annexe des Compagnons de France, en fait, il s'agit d'autre chose, vous vous en apercevrez rapidement.

— Et vous, qu'est-ce que vous allez faire ?

Mon père se lève.

— Ne vous en faites pas pour nous, ce n'est pas à un vieux singe que l'on apprend à faire les grimaces. Et maintenant, à table, il faut vous coucher tous de bonne heure afin d'être en forme pour le lendemain matin.

Lorsque j'entrai dans ma chambre, je trouvai ma musette sur le lit, il y avait belle lurette que je l'avais oubliée mais elle était toujours là et il me sembla en la regardant que je n'étais déjà plus à Nice mais sur la route, marchant sans trêve vers un but que je n'apercevais pas.

« Moisson Nouvelle ».

C'est une grande pancarte plaquée qui surmonte la grille. Derrière la grille, il y a des adolescents en shorts bleus, chemisettes et bérets. Nous poussons la grille ensemble. Aussitôt un grand dadais dont les cuisses allumettes disparaissent sous un short trop large vient à notre rencontre, claque des talons et nous fait un signe bizarre,

une sorte de mélange entre les saluts romain, nazi et militaire.

Maurice le lui rend en l'enjolivant de quelques fioritures supplémentaires.

— Vous êtes nouveaux ? Qui vous envoie ?

Ce type m'est tout de suite antipathique, Maurice ne semble pas l'apprécier beaucoup non plus.

— On voudrait voir le chef du camp, M. Subinagui.

— Suivez-moi.

Il pivote et nous entraîne au pas de chasseur vers une baraque qui surplombait les tentes.

Le dadais frappa, ouvrit la porte, fit un pas, claqua des talons, salua et lança d'une voix nasale :

— Deux nouveaux qui désirent vous parler, monsieur le directeur.

— Merci, Gérard, laissez-nous.

Nous devions avoir l'air médusé, car le directeur nous fit signe d'approcher et de nous asseoir.

— Votre papa m'a parlé de vous, j'ai accepté de vous prendre bien que vous n'ayez pas l'âge requis, mais vous faites assez grand l'un et l'autre. Je crois qu'ici, vous serez bien, et... en sûreté.

Il n'en dit pas davantage sur le sujet, mais c'était parfaitement inutile.

— Donc, vous faites partie de Moisson Nouvelle, et je vais vous expliquer en quoi consiste la vie du camp. Il y a pour vous plusieurs possibilités : vous pouvez rester à l'intérieur et vous occuper de la vie intérieure : popote et nettoyage. Mais vous avez une autre possibilité, c'est d'aller travailler et de revenir au camp aux heures prescrites, vous trouverez ici le gîte et le couvert en échange de la rémunération qui vous sera demandée et qui représentera environ les trois quarts de votre salaire.

— Excusez-moi, dit Maurice, qu'est-ce que c'est comme travail ?

— J'allais y venir : vous pouvez aider les maraîchers du coin ou bien monter à Vallauris où nous avons installé un atelier de poterie. C'est à vous de choisir.

Je regardai Maurice.

— Moi j'aimerais bien essayer la poterie, dis-je.

Le directeur jeta un œil sur mon frère.

— Et vous ?

— Moi aussi.

Sous la tente kaki, Gérard nous désigna deux lits avec à leur extrémité deux couvertures pliées et deux draps cousus entre eux que l'on appelait un sac à viande.

— La soupe à six heures, dit Gérard, baisser des couleurs à sept, toilette à huit heures trente, coucher à neuf, extinction des feux à neuf heures quinze.

Il rerereclaquait des talons, salua et sortit d'un pas mécanique.

Une voix sortit de sous un lit.

— Vous en faites pas, il est un peu marteau mais il est bien brave.

Une tête apparut, une tignasse raide, deux yeux en grain de café et un nez en pied de marmite, je venais de faire connaissance avec Ange Testi.

Je tirai sur les couvertures tout en demandant :

— Et c'est bien ici ?

— Oui, dit Ange, c'est l'idéal, il y a beaucoup de Juifs.

Je sursautai, mais il avait dit ça innocemment, vautré sur son matelas

— T'es pas juif toi ?

— Non, et toi ?

Il eut un petit rire.

— Pas de danger, baptisé, le catéchisme, la communion, la confirmation et enfant de chœur en plus.

— Et comment tu es arrivé ici ?

Il croisa ses mains sous la tête.

— Eh bien, tu vois, je suis en vacances.

Couché sur le plancher, moi assis sur mon lit, je l'écoutai.

Il était originaire d'Alger, et il avait voulu passer ses vacances en France dont son père et son grand-père lui avaient vanté les merveilles. Il visitait Paris, couchait chez un cousin, lorsque entretemps les Américains avaient débarqué en Afrique du Nord.

La nouvelle ne l'avait pas autrement frappé lorsqu'il comprit au bout d'un jour ou deux que, tant que la guerre ne serait pas finie, il était hors de question qu'il revoie le rivage d'Alger la Blanche. Il en rigolait encore sous son plancher.

— Tu te rends compte ! Si ça dure encore dix ans, ça me fera dix ans de vacances !

Le cousin parisien ayant eu quelques semaines après son arrivée l'idée saugrenue de se marier, Ange s'était retrouvé dehors sans trop d'argent. Attiré par le soleil, il était revenu dans le Midi, et s'était arrêté au bord de la mer qu'il ne pouvait franchir. Pendant quelques jours, il avait

un peu mendié et tout à fait par hasard était passé devant la grille il y avait plus de trois mois à présent.

Je commençais à regretter de partir pour Vallauris, je sentais que je me serais fait un bon copain d'Ange.

Le coup de sifflet vrilla mes tympans et je bondis hors de mon lit effaré. Déjà les garçons autour de moi pliaient les couvertures, le sac à viande, échangeaient les premières bourrades, couraient torse nu vers les lavabos.

Seul Ange Testi ne semblait pas pressé de sortir des toiles.

— Joffo, Maurice et Joseph, vous allez à Vallauris tous les deux ?

— Oui.

— Alors en route, pas gymnastique, direction la sortie.

Tout de suite je me trouvai devant un tour, un bloc de glaise et roule petit.

Après avoir mangé, je revins, le maître apprenti aussi et au bout de deux heures, la tête résonnant de ses conseils-aboiements, de l'argile jusqu'aux épaules, la sueur me dégoulinant jusqu'aux reins, je me dis que si je ne voulais pas succomber à la tentation de lui écraser un bon kilo de terre huileuse sur le coin de la figure, il valait mieux que j'abandonne définitivement le métier de potier.

En tout cas, la première chose que nous fîmes le soir même dès notre retour à Golfe-Juan fut de nous rendre chez Subinagui et de lui balancer le morceau.

— C'est fini, dis-je, la poterie et moi on est fâchés.

— Pareil pour moi, renchérit Maurice, l'essai n'a pas été concluant.

— Si vous êtes d'accord, on va essayer les cuisines, j'espère que vous vous y plairez mieux, c'est une besogne moins artistique mais vous y trouverez sans doute davantage de liberté.

A partir de là commencent trois semaines merveilleuses.

C'était le filon cette cuisine, Maurice assistait un boucher professionnel et passait ses jours à découper des biftecks et à jouer à la manille coincée, la deuxième activité l'occupant bien davantage que la première. Je me souviens pour ma part d'avoir tourné des chaudrons de purée, touillé des marmites de salades, coupé des tombereaux de tomates, toujours en compagnie d'Ange qui abandonnait bien volontiers ses siestes et ses cachettes pour travailler avec moi, nous formions un trio inséparable.

Nous parlions peu dans le camp, quelques-uns des adolescents avaient été envoyés par des familles pétainistes

convaincues, certains étaient même carrément pro-allemands.

Les conversations mouraient à leur approche et Maurice m'avait recommandé de ne pas faire la moindre confiance à mes copains.

Il y avait des raisons à cela : en plus des nouvelles de la guerre, d'autres informations nous parvenaient, elles tenaient en une formule : intensification de la chasse aux Juifs.

Tout Juif, voire toute personne soupçonnée de l'être partait pour les camps allemands.

Un matin, vers dix heures, alors que je récurais le dessus de la cuisinière, Maurice vint vers moi avec son grand tablier bleu marine.

— Jo, j'ai réfléchi à un truc, si les Allemands faisaient une descente ici, et nous interrogeaient, je crois qu'ils sauraient tout de suite qu'on est juifs.

Je restai mon chiffon en l'air.

— Mais pourquoi ? Jusqu'à présent...

Il m'interrompit et je l'écoutai, j'eus raison de me féliciter par la suite de l'avoir écouté attentivement.

— Écoute, Subinagui m'en a parlé. Aujourd'hui, la Gestapo ne cherche même plus à faire des enquêtes. Si on leur dit

qu'on s'appelle Joffo, que papa a un magasin rue de Clignancourt, c'est-à-dire en plein quartier juif de Paris, ils n'iront pas chercher plus loin.

Je devais être devenu assez pâle car il fit un effort pour sourire.

— Tout ça pour te dire au cas où ils feraient une descente, il faut s'inventer une autre vie. Voilà ce qu'on va faire, dit Maurice. Tu connais l'histoire d'Ange ?

— Bien sûr, il la raconte assez souvent !

— Bon, eh bien, nous, c'est pareil.

Je ne voyais pas du tout où il voulait en venir.

— Tu ne comprends pas ?

Fallait quand même pas me prendre pour plus idiot que je n'étais.

— Si, on est venus en vacances en France et on est restés à cause du débarquement.

— Voilà. Gros avantage de la chose : ils ne peuvent pas contacter les amis ou les parents puisqu'ils sont restés là-bas, aucun contrôle n'est possible, ils sont obligés de nous croire.

— Et où c'est qu'on habitait.

— A Alger.

Je regardai Maurice. J'étais à peu près persuadé qu'il avait tout prévu mais il fallait en être sûr et pour ça poser les questions qui nous seraient peut-être posées.

— Quel est le métier de vos parents ?

— Papa est coiffeur, maman ne travaille pas.

— Et où habitez-vous ?

— 10 rue Jean-Jaurès.

Il n'a pas hésité une seconde, mais cela nécessite une explication.

— Pourquoi rue Jean-Jaurès ?

— Parce qu'il y a toujours une rue Jean-Jaurès, et le numéro 10 parce que c'est facile à se rappeler.

— Et s'ils te demandent de décrire le magasin, la maison, l'étage, tout ça, comment on va faire pour dire pareil ?

— Tu décris la maison de la rue de Clignancourt, comme ça on se trompera pas.

Je hoche la tête. Ça me paraît vraiment très au point.

— Eh, les Joffo, vous venez avec moi ?

Le moteur de la camionnette tourne et Ferdinand a déjà la semelle sur le marchepied.

Le chauffeur nous regarde. C'est lui qui apporte la becquetance le vendredi, mange un morceau et redescend sur Nice vers les treize heures.

Ferdinand a vingt-quatre ans, une tuberculose a entraîné quatre ans de sana et l'a fait réformer. Il est l'intendant du centre, le bras droit de Subinagui.

Nous sommes vendredi, il est treize heures, c'est donc le départ.

C'est sans le vouloir que Maurice et moi nous sommes trouvés devant la camionnette.

J'allais rejoindre Ange, et Maurice avait en main le paquet de cartes qui lui sert à faire ses interminables manilles coincées lorsque la proposition nous tombe dessus.

L'après-midi à Nice ! L'aubaine.

— Et pour rentrer ?

— On prendra le car du soir. Alors c'est oui ou c'est non ?

Ne jamais hésiter.

— C'est oui.

C'est trop tentant, avec l'uniforme nous ne risquons rien et j'ai trop envie de savoir ce que sont devenus les parents

— Vous connaissez quelqu'un à Nice ?

C'est Maurice qui essaie à son tour de se faire entendre.

— Non ! On va se balader !

Ce type conduit comme un dingue. Le véhicule cahote d'un côté à l'autre de la route, nous projetant d'un côté, de l'autre.

Je commence à avoir mal au cœur. Je sens que les nouilles au sel ne demandent qu'à regagner l'air libre.

Nice est tout proche d'ailleurs.

Ferdinand se tourne vers nous.

— On va descendre trois rues plus loin. Je vais voir un copain rue de Russie, ce sera vite fait, vous m'attendrez quelques minutes, après je vous montre où se trouve la gare routière pour que vous ne loupiez pas le car et vous pourrez filer.

— D'accord.

La camionnette s'arrête et nos pieds touchent le trottoir de Nice.

— Allez, en avant.

J'ai de la peine à le suivre.

— Tiens, c'est là. Deux minutes et je redescends.

Il a déjà disparu sous la porte cochère.

— Qu'est-ce qu'il fait ? murmure Maurice.

Je trouve qu'il est difficile de savoir si beaucoup ou peu de temps s'est écoulé si l'on n'a pas de montre.

— Ça fait peut-être pas deux minutes qu'il est parti.

Maurice sursaute.

— T'es complètement fou, ça fait au moins dix minutes.

Maurice piétine, repasse deux, trois fois devant moi et brusquement se décide :

— Je vais aller voir, de toute façon, on sera bien capables de la trouver la gare routière, on va pas passer notre après-midi à faire le poireau.

Il a poussé la porte et est entré.

C'est vrai qu'il a raison, le temps tourne et nous le perdons bêtement dans une rue étouffante.

Et voilà que c'est Maurice qui ne revient pas maintenant, ça c'est le bouquet.

Je vais jusqu'au bout de la rue et je retourne en comptant mes pas. Trente-cinq allers, trente-six retours.

J'étais si content de partir tout à l'heure et puis voilà, d'abord je manque de dégueuler dans la voiture et maintenant je me morfonds devant cette porte, alors que...
Allez, je rentre.

Pas de concierge. L'escalier là-bas et c'est tout. Je traverse la cour et mets le pied sur la première marche. Le mur se jette sur moi, mes paumes claquent dessus. Je les ai jetées devant moi pour ne pas me fracasser le crâne.

La douleur s'irradie dans mon dos, je me retourne. Il est là, il m'a propulsé avec le canon de la mitrailleuse. Le vert ferreux de l'uniforme accapare toute la lumière de la pièce. Il va peut-être me tuer, le cercle noir du canon est à quelques centimètres de mon nez. Où est Maurice ? Sa main me serre le bras et les larmes gonflent mes paupières, il serre fort, très fort.

La bouche s'ouvre.

— Youd, dit-il, youd.

A toute volée, il me catapulte contre une porte latérale qui vibre sous le choc.

Le soldat fonce sur moi et je lève le coude pour me protéger le visage, mais il ne frappe pas, il tourne le loquet de la porte derrière moi.

Maurice est là, Ferdinand et deux femmes dont l'une pleure. Je m'assois, encore sonné. Je n'ai pas compris, tout cela est un rêve, tout à l'heure j'étais dans la rue, j'étais libre, et puis il y a eu cette cour, une poussée violente et je suis là, à présent.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— C'est ma faute, chuchote Ferdinand, on est tombés dans une souricière, il y avait ici un centre de résistance qui

fournissait des faux papiers et une filière pour passer en Espagne.

Maurice regarde Ferdinand.

— Mais pourquoi t'es venu ici, t'avais besoin de partir là-bas ?

Ferdinand acquiesce.

— Avec les bruits qui couraient ces derniers temps, je me suis paniqué, j'avais cette adresse et je voulais filer avant que les Boches débarquent à Golfe-Juan.

Je le contemple, stupide.

— Mais pourquoi tu veux te barrer ?

Ferdinand a un coup d'œil vers la porte et un tic déforme sa lèvre :

— Parce que je suis juif.

Il nous regarde et je vois sa pomme d'Adam monter et descendre.

— Vous en faites pas, c'est pas bien grave pour vous, quand ils sauront que vous n'êtes pas juifs, ils vont vous relâcher.

Cela fait trois heures que nous sommes là.

Ce que je comprends le moins, c'est la violence de ce soldat. Sa mitraillette braquée, ses bourrades, ses yeux surtout, j'ai eu l'impression que le rêve de sa vie aurait été

de m'enfoncer dans le mur et je me pose la question : pourquoi ? Je suis donc son ennemi ?

On ne s'est jamais vus, je ne lui ai rien fait et il veut me tuer. Ce n'est qu'en cet instant que je comprends un peu maman ou des gens qui venaient au salon à Paris et que j'entendais discuter, ils disaient que la guerre était une chose absurde, stupide et cela ne me paraissait pas juste. Il me semblait qu'il y avait dans la lutte armée un ordonnancement, une raison d'être qui m'échappait mais qui existait dans le crâne des gens importants et responsables. La porte s'est ouverte.

— Dehors, vite, vite.

C'est la bousculade, j'ai tout de suite la main de Maurice dans la mienne, surtout, surtout qu'ils ne nous séparent pas. Il y a un camion au bout de la rue et deux officiers qui attendent.

D'un même élan nous nous engouffrons à l'arrière. Il n'y a pas de banc, il faut rester debout. Je ne vois par l'arrière que les rues qui s'enfoncent.

— Allons, vite.

Je suis dehors en plein soleil, et je n'ai pas de peine à me reconnaître. En face de moi, c'est l'hôtel Excelsior. Le siège de la Gestapo niçoise.

Chapitre 9

Un monde fou dans le hall, des gens, des enfants, des valises. Des hommes qui courent avec des listes, des dossiers au milieu des soldats.

Beaucoup de bruit.

Maurice se penche vers un homme assis sur un sac.

— Vous allez où ?

L'homme semble ne pas avoir entendu, son visage n'a pas bougé.

— Drancy.

Il a dit cela simplement, comme l'on dit merci ou au revoir, sans y accorder la moindre importance.

Un grand remous soudain. En haut des escaliers, deux S.S. viennent d'apparaître avec un civil qui tient une liste.

Au fur et à mesure qu'il prononce un nom, il regarde si quelqu'un se lève, il coche alors avec son stylo sur la feuille.

L'appel est long. Pourtant, peu à peu le hall se vide ; dès qu'ils ont été nommés, les gens sortent par une porte latérale. Un camion doit les conduire à la gare.

— Meyer Richard. 729.

Le vieux monsieur distingué ne bronche pas, lentement il se baisse, prend une mallette à ses pieds et avance sans hâte.

— Meyer Marthe. 730.

La petite dame a pris une mallette plus petite encore que celle de son époux, et ma gorge se serre, je viens de la voir sourire.

Ils se rejoignent à la porte. Je suis heureux qu'on ne les sépare pas.

Lentement, le hall s'est vidé. Je m'aperçois que je n'ai pas lâché la main de mon frère.

Quelle heure peut-il être ?

Un homme en civil descend les escaliers et nous regarde. Il va peut-être nous dire de partir. Il nous fait signe et nous montons.

J'ai envie de faire pipi, cela fait longtemps et j'ai peur. Il y a des officiers à l'étage, des Français interprètes. Nous arrivons dans un couloir, devant des portes.

— Donnez vos papiers.

Les deux femmes présentent les leurs. Ferdinand aussi.

L'interprète entre dans un bureau, ressort aussitôt.

— Entrez toutes les deux.

Nous restons tous les trois dans le couloir, personne pour nous garder. Maurice me regarde, il parle avec des mâchoires qui ont de la peine à se desserrer.

— Ça ira, Joseph ?

— Ça ira.

La porte devant nous s'ouvre.

Les deux femmes sortent. Elles pleurent toutes les deux. Je sais qu'on ne les a pas battues, cela me donne du courage.

Elles redescendent et nous attendons toujours.

L'interprète paraît. Cette fois c'est à nous. Nous entrons tous les trois.

C'est une ancienne chambre mais il n'y a plus de lit, une table à la place avec un S.S. derrière. Une quarantaine d'années, des lunettes, il semble fatigué.

Il tient entre ses mains les papiers de Ferdinand et le regarde.

Il ne dit rien et fait un signe à l'interprète.

— Tu es juif ?

— Non.

L'interprète a un débit de mioche et un accent méridional.

Si tu n'es pas juif, pourquoi as-tu de faux papiers ?

Je ne regarde pas Ferdinand, je sais que si je le regarde je n'aurai plus assez de courage pour moi.

— Mais... ce sont mes papiers.

Il y a un bref échange en allemand. Le S.S. parle et l'interprète traduit.

— Il est facile de savoir si tu es juif ou pas, aussi dis-le tout de suite sans histoire, sinon tu vas mettre tout le monde de mauvaise humeur, tu vas prendre des coups et ce serait bête, alors il vaut mieux vider ton sac tout de suite et on n'en parlera plus.

Il donne l'impression qu'il suffit de le dire et que c'est terminé, on va se retrouver dehors.

— Non, dit Ferdinand, je ne suis pas juif.

Il n'y a pas besoin de traduction.

Le S.S. se lève, enlève ses lunettes à monture de corne, passe devant son bureau et se plante devant Ferdinand.

A la volée, sa main claque sur la joue terreuse de Ferdinand, la tête ballotte et à la deuxième gifle, il chancelle et recule de deux pas. Les larmes coulent.

— Arrêtez, dit Ferdinand.

Le S.S. attend. L'interprète encourage d'un geste.

— Allez, vas-y, raconte, d'où tu sors, toi ?

A peine audible, Ferdinand parle.

— Je suis parti de Pologne en 40, mes parents ont été arrêtés, je suis passé par la Suisse et...

— Ça va, ça, on verra ça plus tard. Tu reconnais que tu es juif ?

— Oui.

L'interprète va à lui et lui donne une tape amicale sur l'épaule.

— Tu ne crois pas que tu aurais dû le dire plus vite ?

Il tend un ticket vert que Ferdinand prend. Je saurai très vite ce que signifie le ticket vert.

— A vous deux maintenant, vous êtes deux frères ?

— Oui. Lui c'est Joseph et moi Maurice.

— Joseph et Maurice comment ?

— Joffo.

— Et vous êtes juifs.

Ce n'est pas une question, ce type affirme. Je veux aider Maurice.

— Ah non, alors, ça c'est faux !

Il est surpris par ma véhémence.

Maurice ne lui laisse pas le temps d'en placer une.

— Non, on est pas juifs, on est d'Algérie. Si vous voulez je peux vous raconter.

Il a froncé les sourcils et parle au S.S. qui a remis ses lunettes et nous examine.

L'Allemand pose une question. Je comprends de mieux en mieux, c'est vraiment très près du yiddish, mais il ne faut surtout pas que j'aie l'air de comprendre.

— Qu'est-ce que vous faisiez rue de Russie ?

— On arrivait du camp des Compagnons de France, on accompagnait Ferdinand, on l'attendait, c'est tout, il nous a dit qu'il montait voir un copain.

Le S.S. tourne un crayon entre ses doigts.

Maurice prend de l'assurance, je sens qu'il est parfaitement maître de lui, il commence à leur servir l'histoire toute chaude : papa coiffeur à Alger, l'école, les vacances et puis le débarquement qui nous a empêchés de revenir, tout marche sur des roulettes, et tout à coup, la seule chose qu'on n'avait pas prévue.

— Et vous êtes catholiques ?

— Bien sûr.

— Vous avez été baptisés alors ?

— Oui. On a aussi fait notre communion.

— Quelle église ?

Merde, la tuile. La voix de Maurice résonne, encore plus nette.

— La Buffa. A Nice.

L'interprète se caresse la bedaine.

— Pourquoi pas à Alger ?

— Maman préférait qu'on la fasse en France, elle avait un cousin dans la région.

Il nous regarde et écrit quelques lignes sur un carnet et le referme.

— Eh bien, nous allons vérifier si tout ce que vous venez de nous raconter est exact. Pour commencer, vous allez passer la visite médicale. Nous allons vérifier si vous êtes circoncis.

Maurice ne tique pas. J'essaie de rester impassible. L'interprète nous regarde.

— Vous avez compris ?

— Non. Qu'est-ce que ça veut dire circoncis ?

Les deux hommes nous regardent. Tu as peut-être été un peu loin, Maurice, un peu trop loin, tout à l'heure ils pourraient peut-être nous faire payer assez cher tant d'assurance.

Etage supérieur, un soldat nous pousse dans les escaliers. Tout va être découvert, je m'en fous, je sauterai du train en marche, je n'irai pas en Allemagne.

Je me retrouve dans une autre pièce, celle-là est vide, il n'y a pas de bureau, il y a trois hommes avec des blouses blanches.

Le plus vieux se retourne lorsque nous entrons.

— Qu'est-ce que c'est que ces deux-là ?

Le soldat qui nous accompagne lui présente un papier.

— Enlevez vos shorts et vos slips.

Le docteur s'assoit sur une chaise et nous fait signe de nous approcher. L'Allemand qui nous a amenés est derrière nous, près de la porte, nous lui tournons le dos.

De sa main droite, le docteur remonte le pan de la chemise de Maurice qui masque le sexe. Il ne dit rien.

C'est mon tour. Il regarde.

— Et à part ça vous n'êtes pas juifs !

Je remonte mes culottes.

— Non, nous ne sommes pas juifs.

Il soupire, il dit :

— Ne faites pas attention à lui, il ne comprend pas le français. Nous sommes seuls ici, vous pouvez me dire la vérité, ça ne sortira pas du bureau. Vous êtes juifs.

— Non, dit Maurice. Nos parents nous ont fait opérer quand nous étions petits parce que nous avons des adhérences, c'est tout.

Il hoche la tête.

— Un phimosis, d'accord. Figure-toi que tous les types qui viennent ici ont eu un phimosis dans leur enfance.

— C'était pas un... comme vous dites, c'étaient des adhérences.

— Vous avez été opérés où ?

— A Alger, un hôpital.

— Quel hôpital ?

— Je n'en sais rien, on était tout petits.

Silence. Il s'est reculé sur sa chaise et nous examine l'un après l'autre. Je ne sais pas ce qu'il lit dans nos yeux, mais sans doute quelque chose qui l'incite à changer de méthode. D'un geste, il fait sortir le soldat qui attend toujours. Doucement, il se met à parler.

— Je m'appelle Rosen, dit-il, vous savez ce que ça veut dire quand on s'appelle Rosen ?

Nous nous regardons.

— Non.

Il s'approche et pose ses deux mains sur mes épaules.

— Ça signifie tout simplement que je suis juif.

Il nous laisse digérer la nouvelle et ajoute après un clin d'œil à la porte :

— Ça signifie également qu'avec moi, on peut parler.

Il a des yeux très perçants, presque noirs. Je me tais toujours mais Maurice réagit plus vite.

— D'accord, dit-il, vous êtes juif, mais pas nous, c'est tout.

Le médecin ne répond pas. Il marche vers le portemanteau, fouille dans sa veste, tire une cigarette et l'allume. A

travers la fumée il nous examine encore. Impossible de savoir ce qui se passe dans la tête de cet homme. Tout à coup il murmure comme pour lui-même : « Chapeau ». La porte s'ouvre et le S.S. à lunettes qui nous a interrogés est là, sur le seuil.

Il pose une question brève. Dans la réponse que lui fait le médecin, je ne retiens qu'une phrase, mais elle vaut le coup, elle nous a sauvé la vie : « Das ist chirurgical gemacht. »

Nous avons été conduits dans une des chambres qui devait autrefois servir au personnel de l'hôtel, je n'ai pas dormi. A six heures du matin, nouvel interrogatoire. Cette fois nous sommes séparés.

Le S.S. qui m'interroge est très différent du premier. C'est également un autre interprète. Dès mon entrée dans le bureau, j'ai senti une connivence s'établir entre lui et moi, je sais qu'il va me soutenir.

— Décris la chambre où tu habites rue Jean-Jaurès.

Je sais qu'ils vont comparer avec la déposition de Maurice, mais là, peu de chances qu'ils nous coincent.

— Je couchais avec mon frère, lui il avait le lit près de la porte, moi près de la fenêtre, c'était du parquet par terre avec une descente de lit chacun, un petit tapis rouge, un

pour chacun. On avait une table de nuit chacun aussi avec une lampe, mais les lampes étaient différentes, la mienne avait un abat-jour vert et...

— Ne parle pas si vite, il faut que je traduise.

Il se lance dans une longue phrase. Le S.S. renifle et ajoute quelque chose. L'interprète prend l'air ennuyé.

— Ton frère a dit que ton abat-jour était rose.

— Non, il s'est trompé, il était vert.

— Tu es sûr ?

— Sûr.

Echange en allemand.

Rapidement l'interprète lâche à mon intention :

— T'as raison, il avait dit vert.

Bientôt midi et j'ai faim, nous n'avons rien mangé depuis vingt-quatre heures. Des pas dans le couloir, c'est l'interprète.

— Joseph Joffo, à l'interrogatoire.

C'est le troisième depuis hier soir, ça ne finira jamais.

C'est toujours le même S.S. enrhumé.

— A quoi vous jouiez à l'école ?

Ça c'est pas difficile, je pourrais lui en parler pendant deux jours.

— A chat, chat perché, chat coupé, au prisonnier, à la balle, aux billes, alors là il y a tous les jeux, à la tique, à la patte, au trou, au paquet, aux osselets, aussi.

L'interprète interrompt ma lancée et traduit. Je comprends qu'il ne sait pas traduire « osselets ». Peut-être les enfants allemands n'y jouent-ils pas.

— Décris-nous la ville.

— C'est très grand, il y a la mer, papa nous amenait tous les dimanches quand il faisait beau, il y a aussi une place, tout près de la rue Jean-Jaurès avec une mosquée blanche avec toujours des Arabes autour. Il y avait aussi une grande rue et...

Je commence à la décrire, je prends la Canebière pour modèle.

— ... Le port est très grand, il y avait toujours plein de bateaux.

— Parle-nous de tes amis et de ceux de ton frère.

— On avait pas les mêmes parce qu'on était pas dans la même classe.

Moi mon meilleur copain c'était Zérati, un jour...

Dans deux heures, je saurai que Maurice aussi a parlé de Zérati. Le nom a dû leur paraître suffisamment algérien pour qu'ils nous laissent en paix le restant de la journée.

Vers sept heures un soldat nous a conduits aux cuisines où nous avons mangé une assiette de soupe.

La deuxième nuit commence. Je me demande s'ils ont arrêté papa et maman. S'ils le font et que mes parents ont de faux papiers, il faudra faire semblant de ne pas les connaître. Non, cela serait affreux, il ne faut pas songer à cela.

Six jours.

Six jours qu'ils nous tiennent et ne nous lâchent pas. Il y a eu encore un interrogatoire le matin du troisième jour et un autre l'après-midi du quatrième. Depuis deux jours, rien. Maurice a demandé à l'interprète qu'il a croisé dans un couloir de l'hôtel. Il paraît que notre dossier est en instance, que les Allemands attendent un fait plus décisif pour le classer définitivement : c'est-à-dire pour nous libérer ou nous embarquer pour la déportation.

A sept heures ce matin, on est venu nous réveiller, il faut que nous descendions aux cuisines. Quand ils en auront assez de nous faire travailler, ils nous tueront, je le sens. Hier en remontant, j'ai vu le docteur qui partait. Il n'avait pas de blouse blanche et j'ai failli ne pas le reconnaître. Lui nous a vus. Il a eu l'air surpris et est passé très vite. Pourquoi a-t-il fait ça, celui-là ? Pourquoi nous a-t-il sauvés

nous alors qu'il doit chaque jour en condamner des centaines ? Parce qu'il a eu pitié de deux enfants ? Rien de moins sûr, hier il y avait tout un contingent de Juives dans le salon avec des billets verts et il y en avait qui portaient des gosses dans leurs bras, des gosses bien plus petits, bien plus mignons, bien plus attendrissants que nous.

Peut-être alors parce que nous n'avons rien dit, que notre entêtement lui a plu, il a dû se dire : « En voilà deux qui se cramponnent drôlement à leur vie, ils méritent de ne pas la lâcher, je vais leur donner un coup de main. » C'est possible.

A présent, même la nuit l'hôtel était plein de bruit, de pas, de cris et je me réveillais en sursaut, baigné de sueur. J'étais sûr à présent que l'on battait des gens dans les caves.

Ils avaient totalement cessé de nous interroger à présent et je ne savais pas ce qu'il fallait penser de l'oubli où nous nous enfoncions peu à peu.

Je refermai les yeux et, quelques instants plus tard, je sentis une main sur mon front et j'arrivai à nouveau à entrouvrir les paupières.

Une jeune fille était là, qui me souriait, elle me parut très belle, son sourire était doux et ses dents brillaient.

On m'avait trouvé dans le couloir, au petit matin, inanimé. J'avais été retransporté dans une autre chambre et le médecin était venu qui avait dit que c'était grave, un début de méningite.

Je l'écoutais. Je l'aurais écoutée parler des journées entières. Je sus que je me trouvais toujours dans l'hôtel. A présent, les jours s'écoulaient calmes et presque heureux. Je récupérais assez rapidement et mon infirmière qui s'appelait Mlle Hauser me félicitait de ma mine meilleure de jour en jour.

Un matin, cela faisait une semaine à peu près que j'étais là, je lui demandai pourquoi elle ne portait pas une blouse comme les médecins et les infirmières.

Elle me sourit et dit :

— Ce n'est pas un hôpital et je ne suis pas infirmière.

Je restai un moment sans voix et j'ajoutai :

— Mais pourquoi me soignez-vous alors ?

Elle se détourna et entreprit de retaper mes oreillers.

Avant que j'aie pu poser une autre question, elle dit simplement :

— Je suis juive.

Jamais je n'eus autant de mal à résister à l'envie folle de lui dire : « moi aussi », mais je ne le pouvais pas, cela était exclu, il y avait peut-être des hommes en ce moment, l'oreille contre la porte. Je ne répondis pas mais attrapai son cou au passage et l'embrassai. Elle me rendit mon baiser, effleura ma joue de ses doigts et sortit.

Un matin, vers neuf heures, la porte s'ouvrit et un docteur entra. Je le connaissais bien, c'était celui qui m'avait visité à mon arrivée ici.

Il regarda la feuille de température au pied du lit, me dit de tirer la langue et ne la regarda pas. Il s'approcha, souleva une de mes paupières et me dit simplement :

— Habille-toi.

Je n'en crus pas mes oreilles.

— Tes affaires sont dans le placard.

Je décidai de tenter le tout pour le tout afin de rester encore.

— Mais je ne peux pas me lever, dès que je pose le pied par terre, la tête me tourne et je tombe.

Il ne prit même pas la peine de me répondre. Il consulta sa montre.

— Dans cinq minutes tu dois être en bas, dépêche-toi.

Je m'habillai. Mes vêtements avaient été lavés et repassés et je sentis là la main de ma garde-malade.

Je sortis, je ne la vis pas dans le petit bureau vitré qu'elle occupait d'ordinaire tout près de ma chambre et dans lequel nous avions bavardé si souvent. J'allais écrire : « je ne la revis jamais », mais je m'aperçois que cela fait de nombreuses fois que j'emploie cette formule. Hélas ! elle convient une fois de plus. Où vous en êtes-vous allée, mademoiselle Hauser ?

Moins de deux heures après mon arrivée, un civil français vint nous chercher aux cuisines.

— Maurice et Joseph Joffo, interrogatoire.

Ainsi donc, ils n'avaient pas laissé tomber l'affaire et cela me coupa les jambes. Ils avaient une guerre mondiale sur le dos, ils reculaient devant les Russes et les Américains, ils se battaient aux quatre coins de la planète, et ils employaient des hommes, du temps pour essayer de savoir si deux gamins étaient juifs ou ne l'étaient pas, et cela depuis bientôt plus de trois semaines !

— Le chef du camp « Moisson Nouvelle » a confirmé votre histoire en tout point. Votre affaire traîne depuis trop longtemps, nous ne pouvons plus vous garder ici...

Ça, c'est également mon avis. Il poursuit :

— Toi, le plus grand, tu sors. Tu as quarante-huit heures pour ramener les preuves que tu n'es pas juif. Il nous faut des certificats de communion, retrouver le prêtre à Nice. Débrouille-toi.

L'Allemand ajoute quelque chose. L'interprète intervient :

— Si dans quarante-huit heures tu ne reviens pas, nous découpons ton frère en morceaux.

Il n'y a pas de temps à perdre. Je m'assieds sur mon lit.

— Maurice, tu sors. Si tu vois que tu as une chance de me faire libérer, tu reviens. Sinon, tu restes dehors et tu te planques. Il vaut mieux qu'il en reste un sur les deux que pas du tout.

Il se peigne à toute vitesse, cherchant son reflet dans la vitre de la fenêtre.

— Te casse pas la tête. Dans deux jours, je serai là. Salut. La porte s'est déjà refermée.

Ce jour-là, je fus particulièrement soigné : après avoir épluché des topinambours, écosé des haricots et trié des lentilles, je fus expédié avec un grand pot d'encaustique et deux sortes de chiffons différents pour faire briller les portes des étages.

Je m'attaquais à la première quand je reçus un coup de pied dans le derrière, pas méchant, mais suffisant pour me faire lâcher mon pot.

C'était Maurice, tout rigolard.

— J'ai les certifs, chantonna-t-il.

J'abandonnai mon attirail de cireur de portes et nous allâmes dans un réduit qui fermait le couloir où se trouvaient les balais et tout le matériel de nettoyage. C'était un endroit sûr d'où personne ne pouvait nous entendre. Il me raconta les événements.

Jouant le tout pour le tout, il était retourné à la maison : mes parents y étaient toujours, ils ne sortaient plus et n'ouvraient pratiquement plus les volets, ils avaient maigri tous les deux, c'est une voisine qui leur faisait les commissions. Il leur avait exposé la situation et maman avait pleuré.

Maurice était alors sorti et était entré dans l'église voisine.

— Tu comprends, me dit-il, je me souvenais du curé de Dax, si un prêtre nous avait sauvés une fois, un autre nous rendrait peut-être le même service une deuxième fois. Maurice raconta tout. Le curé ne lui laissa même pas achever l'histoire.

— Ne t'inquiète pas, je vais te faire les certificats de communion que je vais te remettre tout de suite.

Quand il sortit de l'église, Maurice rayonnait, il avait nos certificats en poche.

Cette fois-ci, nous tenions vraiment le bon bout. A peine sortis du placard, l'interprète-machine nous tomba dessus.

— Alors, tu as tes preuves ?

— Bien sûr, j'ai des certificats de communion.

Il nous regarda, il était impossible de savoir s'il était satisfait ou déçu par la nouvelle.

— Attendez devant le bureau, je vais prévenir le responsable.

J'avais du mal à rester calme, pourtant il ne fallait pas trop offrir le spectacle d'une intense jubilation, il fallait rester naturel. Nous avons fait notre communion à la Buffa, on en apportait la preuve, et c'était tout. Rien de plus naturel.

Nous entrons. L'Allemand a la même veste de tweed.

Maurice lui tend nos papiers. Il les regarde, les retourne.

— Das ist falshe !

Même sans savoir la langue, la traduction s'impose : ils sont faux. J'admirerai le réflexe du frangin :

— Chic, vous allez nous libérer alors ?

L'interprète laisse filtrer les mots entre ses lèvres.

— Non. Ces papiers sont des faux.

Maurice a eu le temps de se préparer.

— Dites-lui qu'il se trompe. D'ailleurs le curé va venir nous voir et nous emmener. Il nous l'a dit.

— Nous vérifierons, sortez.

Dans le dossier qui se referme, nos deux certificats sont en bonne place. Ils n'ont pas suffi cependant à nous faire libérer.

Dehors, Maurice siffle entre ses dents :

— Merde et merde et merde et merde...

Une voix claque de l'étage au-dessous.

— Les Joffo, à l'office, on vous cherche.

Nous redescendons. Un des employés nous tend un panier plat en osier, un grand panier presque circulaire.

— Allez chercher des tomates, et grouillez-vous. Prenez les plus mûres.

Je savais où se trouvaient les tomates.

Maurice regarda autour de lui.

C'était calme, un décor d'arrière-cour, les hauts murs jaunes de soleil nous entouraient.

Je pris une tomate et la déposai au fond du panier mais je n'eus pas la force d'en prendre une deuxième.

Mon regard était fixé sur le muret qui séparait le palier où nous nous trouvions de l'immeuble d'en face. Il n'avait pas cinquante centimètres. Cinquante centimètres à franchir et c'était la liberté. Je regardais Maurice. Lui aussi respirait plus vite. Il fallait choisir rapidement, quelques courtes minutes pour se décider.

Là-bas, sur l'autre palier, nous dévalions les escaliers et nous étions dehors, sur la rue opposée à l'hôtel, c'en était fini de l'attente, des faux papiers, des interrogatoires, de ces sueurs d'angoisse, un muret de cinquante centimètres et la mort s'éloignait à tout jamais.

Je n'osais pas parler, je savais que Maurice était tendu. Je posai une deuxième tomate à côté de la première.

Maurice en prit une à son tour mais la garda dans sa main.

— On y va, murmure-t-il.

Je me lève, un frisson me parcourt, quatre pas à faire.

L'ombre du mur découpe sur le sol une ligne nette, une tache d'encre tirée à la règle. Le soleil a peut-être tourné

mais dans le bas de la ligne d'ombre, il y a une protubérance, quelque chose qui bouge et qui disparaît. Je me baisse et ramasse un insecte imaginaire. Peu de chances que la sentinelle sache parler français mais deux précautions valent mieux qu'une.

— Je l'ai loupé, il s'est envolé.

L'homme a disparu, j'ai vu en un éclair le retrait du corps, la tache noire que forme le canon de la mitrailleuse.

Un des cuistots se retourne à notre arrivée et nous regarde poser le panier sur la table.

— Qu'est-ce que vous foutez là ?

— Ben, on rapporte les tomates !

Il reste un instant bouche bée et se retourne brusquement.

— Ça va, laissez ça là. On n'a plus besoin de vous.

Sa surprise ne m'a pas échappé.

Je la comprendrai encore mieux lorsque je m'apercevrai que dans les trois repas qui vont suivre, celui du soir et les deux du lendemain, il n'y aura pas le moindre plat de tomates.

Maurice avait décidément raison : le chef de l'Excelsior est un monsieur redoutable. Ce piège ne sera peut-être pas le dernier.

Le curé de la Buffa vint trois jours plus tard. Il resta trois heures immobile assis sans prononcer une parole.

Au bout de ce temps, on vint le prévenir qu'il ne serait pas reçu.

Il se leva et appela du doigt un interprète qui passait dans le couloir. D'une voix douce et mesurée, il expliqua qu'il comprenait très bien que les services de la Gestapo soient surchargés, voire débordés de travail, et qu'il reviendrait donc dès le lendemain sept heures, resterait jusqu'à la fermeture et cela jusqu'à la victoire du IIIe Reich, s'il le fallait, de façon à ne pas laisser les services administratifs nazis commettre une lourde erreur dont pâtiraient deux enfants. Il se permettait d'ajouter que Monseigneur l'Archevêque qui était au courant de sa démarche était décidé à intervenir en haut lieu, à Berlin s'il le fallait.

Il revint le lendemain mais n'eut pas besoin cette fois de s'asseoir. Il fut introduit immédiatement. Il apportait les papiers demandés et au-delà : il y avait nos deux certificats de baptême et une lettre manuscrite de l'archevêque qui expliquait que ces deux certificats avaient été établis à la cathédrale d'Alger, ville où nous étions nés et qu'ils se trouvaient en sa possession puisque ces documents avaient été nécessaires à la cérémonie de notre communion, qu'il

certifiait également avoir eu lieu en l'église de la Buffa à la date mentionnée. En foi de quoi, il demandait notre libération immédiate et se déclarait prêt, si toutes ces preuves n'étaient pas jugées suffisantes, à venir lui-même s'expliquer au siège de la Gestapo.

Il aurait été évidemment très désagréable pour la Gestapo de voir l'épiscopat prendre officiellement position contre elle.

Pour sauvegarder sa politique de neutralité vis-à-vis de la catholicité niçoise, la Gestapo décide donc de relâcher après plus d'un mois d'arrestation Maurice et Joseph Joffo.

La vie tient le plus souvent à peu de chose, en cette année-là, je peux dire que pour nous, elle ne tient à rien.

Dehors, je fus ébloui par le soleil et le vent qui venait de la mer. Je sursautai : rangée devant l'hôtel il y avait la camionnette qui nous avait amenés. Subinagui était au volant, il nous embrassa tout heureux.

— Allez, en route, on rentre à Moisson Nouvelle, vous avez assez traîné en ville.

— Jo, au téléphone.

Je traverse le camp en courant jusqu'au bureau.

Subinagui parle et me tend l'écouteur dès qu'il me voit surgir.

— C'est ton père.

Je colle l'écouteur de toutes mes forces contre mon oreille tandis qu'il sort et referme la porte derrière lui.

— Allô, papa ?

J'ai dû chevroter car il n'a pas reconnu ma voix.

— C'est toi Joseph ?

— Oui. Comment vas-tu ?

— Très bien, très très bien. Maman aussi. Je suis content que vous soyez là-bas tous les deux.

— Moi aussi.

Je le sens ému, un peu tremblant. Il ajoute :

— C'est très bien d'avoir tenu le coup, on a eu une belle émotion quand on a vu Maurice mais je savais que ça se passerait bien.

A entendre le soulagement que sa voix exprime, il ne devait pas en être tellement persuadé.

— Tu as eu peur ?

— Non... enfin pas beaucoup, j'ai été malade à un moment mais je suis guéri, ça va. Et Henri et Albert ?

— Ça va pour eux aussi, j'ai des nouvelles régulières. On tient le bon bout, va.

— Oui, j'espère.

— Alors écoute, je ne peux pas rester trop longtemps, ta mère s'inquiéterait, tu la connais... Embrasse Maurice et je t'embrasse aussi, bien fort. On va se revoir bientôt à présent.

— Oui, papa.

— Au revoir, Jo, et... sois sage...

Quand il me dit « sois sage », c'est qu'il ne sait plus quoi dire et j'ai peur d'éclater en sanglots dans l'appareil.

— Au revoir, papa, à bientôt.

Un déclic. Il a raccroché.

Encore un hiver de guerre.

— Elle va finir bientôt la guerre, monsieur Subinagui ?

Il rit et tire un trait sous la dernière addition de la colonne. Il referme le carnet de comptes et affirme :

— Trois mois, dit-il, je prends le pari qu'elle ne durera pas trois mois.

— Jo ! JO !

Cette fois je suis réveillé. Le rond de la torche m'éblouit. Il fait nuit noire.

— Habille-toi vite, fais doucement...

Que se passe-t-il ? Les autres dorment sous la tente. Dans l'obscurité j'enfile ma chemise. Merde, c'est à l'envers, évidemment.

Ce ne peut pas être une descente de la Gestapo, il y aurait des cris, tout le monde serait debout. C'est Subinagui qui tient la lampe électrique.

— Sortez, je vous rejoins au bureau.

Dehors, la nuit est fraîche, énormément d'étoiles. Tout dort dans le camp. Tout, sauf nous.

Le bureau est ouvert, Subinagui arrive sur nos talons. Il est chargé de deux paquets. Il allume la loupiote et je m'aperçois qu'il tient entre ses bras nos deux musettes. Il va donc falloir reprendre la route, je le sais. Je l'ai peut-être toujours su.

Chapitre 10

— Vous partez tout de suite, j'ai mis tout ce qu'il vous fallait dans vos musettes, deux chemises, du linge, des chaussettes et un casse-croûte.

Maintenant je vais vous donner de l'argent et vous allez à travers champs gagner Cannes. Là vous prendrez un train pour Montluçon et de là vous gagnerez un petit village où votre sœur vous attend, il s'appelle...

Maurice l'interrompt :

— Qu'est-ce qui se passe ?

Subinagui baisse le nez.

— J'aurais préféré que vous ne me posiez pas la question mais elle était inévitable.

Il réfléchit et annonce brutalement :

— Votre père a été arrêté hier après-midi dans une rafle et conduit à l'hôtel Excelsior.

Tout se met à tourner, la Gestapo aura été plus forte que l'armée du tsar, elle se sera finalement emparée du père Joffo.

— Ce n'est pas tout, votre père avait ses papiers sur lui, à son nom. Les Allemands ne vont donc pas tarder à faire le rapprochement avec vous, ils vont donc venir vous chercher.

Il n'y a pas une minute à perdre. Foncez. Maurice a déjà la courroie de sa musette au-dessus de son épaule.

— Et maman ?

— Elle a été prévenue à temps, elle est déjà partie, je ne saurais vous dire où mais vous pouvez être rassurés, vos parents ont dû prévoir un endroit pour se cacher. Allez, filez. N'écrivez pas, ne donnez aucune nouvelle, ils vont peut-être surveiller la correspondance que nous recevons. J'ai imité Maurice, la musette pèse de nouveau à mon côté. Subinagui a éteint les lumières, nous sommes tous les trois sur le seuil de la baraque.

— Passez par le sentier du fond, évitez les routes, vous devez avoir un train vers sept heures. Au revoir les enfants.

Nous marchons. Tout s'est passé si vite que je n'ai pas encore réalisé.

Je sais seulement que mon père est aux mains des nazis et que les Allemands sont peut-être déjà à nos trousses.

Maurice s'est arrêté. Très visible devant nous, il y a une route, un embranchement.

— On va traverser, chuchote Maurice. Tout droit c'est Vence, faut passer de l'autre côté.

Furtivement nous traversons la route et après l'escalade d'un talus, la mer réapparaît à nos pieds, large et grise, scintillante. La ville qui la borde est encore invisible, c'est Cannes.

Il y a déjà du monde. Moins qu'à Marseille il est vrai.
— Deux allers pour Montluçon.

Soudain, je le vois à cinq mètres de nous.

Mon frère l'a aperçu aussi, il est trop tard pour nous cacher ou pour fuir. Nous continuons à avancer. J'ai l'impression que l'on doit voir mon cœur battre à travers ma chemise. Il s'est arrêté, il nous a reconnus.

— Bonjour, m'sieur.

— Bonjour.

Il a toujours sa voix mécanique, sans intonation. C'est l'interprète de l'hôtel Excelsior, celui qui traduit pour l'homme en tweed.

Pour la première fois je vois apparaître sur son visage un embryon de sourire.

— Vous partez en voyage ?

— Oui, dans un autre centre des Compagnons de France.

— Très bien. Où ça ?

Heureusement que nous sommes tombés sur un employé particulièrement affable, je me lance dans une de ces improvisations qui me sont chères.

— A Roanne. Mais c'est très loin.

— Très bien, très bien.

S'il ne nous a pas arrêtés, c'est qu'il n'est pas encore au courant de l'arrestation du père.

— Eh bien, au revoir, messieurs, je vous souhaite un bon séjour à Roanne.

— Merci, m'sieur. Au revoir, m'sieur.

Ouf.

— Si ça continue, me dit Maurice, on va mourir cardiaques avant que les Allemands nous attrapent.

La France est un pays froid et de toutes les villes de France, Montluçon est de très loin la plus froide. Nous sommes descendus violacés et tremblotants sur ce quai gris, sous un ciel gris, un employé gris prit notre ticket et nous nous trouvâmes dans une ville totalement dénuée de la moindre couleur où soufflait un vent glacial.

Nous étions au début d'octobre mais jamais un hiver ne fut aussi précoce que celui de cette année 1943.

Le car avait la même couleur que Montluçon, il était gris et la seule note de gaieté de sa carrosserie était des taches de rouille. Il cahota à travers une campagne qui me parut particulièrement sinistre. Il n'y avait déjà plus une feuille aux arbres et à travers les vitres, une pluie fine commença à tomber.

Moins d'une heure après, il nous arrêta devant l'église d'Ainay-le-Vieil.

Notre sœur, Rosette, habitait avec son mari une des maisons accotées à l'église. Elle nous embrassa et pleura lorsque nous lui apprîmes que papa avait été arrêté par la Gestapo. Depuis notre arrivée, je sentais chez Rosette, malgré son évidente joie à retrouver ses petits frères, une inquiétude, une crainte que je ne lui connaissais pas. Maurice y fut également sensible car au bout d'un moment il demanda :
— On dirait qu'il y a quelque chose qui t'ennuie ?

Elle nous coupa encore une énorme tartine de pain, reversa du lait dans nos bols et s'assit près de nous.

— Ecoutez, dit-elle, je ne pense pas que vous puissiez rester. Ce ne serait pas prudent.

Nous la regardions en silence.

— Voilà, expliqua-t-elle, je vais vous expliquer. Il y a un dénonciateur dans le village.

Elle chiffonna son tablier entre ses mains.

— Il y a un peu moins de deux mois, deux femmes sont arrivées ici, l'une avait un bébé. Elles se sont installées chez un fermier qui habite à l'autre bout du village. Il n'y avait pas huit jours qu'elles étaient là que la Gestapo est venue. On les a emmenées avec l'enfant.

— Mais qui a dénoncé ? demanda Maurice.

— Eh bien, c'est justement ça le drame, poursuivit Rosette, personne ne le sait. Vous savez ce que vous allez faire ? Vous allez retrouver Henri et Albert à Aix-les-Bains.

— Où c'est Aix-les-Bains ?

Rosette me regarde comme une institutrice peinée qui interroge le cancre de la classe.

— Dans les Alpes, en pleine montagne, je vais vous donner de l'argent pour...

Maurice refuse d'un geste royal.

— Inutile, on vit toujours sur nos économies de Nice et...

C'est donc décidé, le plus sage est de partir sur Aix. Cela me plaît assez au fond ; après la mer, la montagne. Il n'y a pas de car mais nous partirons à pied, une fois de plus. Je peux marcher longtemps à présent, je n'ai plus d'ampoules. La plante de mes pieds, la peau de mes talons a dû durcir.

Chapitre 11

Le plus difficile, c'est de ne pas déchirer le papier et surtout d'épargner la couleur sous le chiffre. Il faut travailler minutieusement, au quart de millimètre. L'idéal serait d'avoir une lampe très forte et une loupe d'horloger. Je tire la langue, incline la tête au ras de la table et continue mon travail de précision : la lame de rasoir gratte en douceur. Peu à peu, la barre noire du 4 disparaît. Et que reste-t-il lorsqu'on enlève la barre transversale du chiffre 4 ? On obtient tout simplement le chiffre 1.

Cela ne semble pas d'un immense intérêt à première vue mais en cette fin d'année 1943, l'avantage est inappréciable : les tickets d'alimentation n° 4 donnent droit à des rations de féculents, les tickets n° 1 représentent un kilo de sucre. L'avantage est inappréciable.

Je commence à être connu dans le village. On m'arrête dans la rue lorsque je passe sur mon vélo et on me confie les précieuses feuilles. Je les rends transformées... En échange de ce travail je reçois un peu d'argent et si les choses continuent ainsi je vais réaliser des bénéfices presque équivalents à ceux de Nice.

Il fait nuit. J'ai sommeil d'ailleurs, je devrais dormir d'autant plus que demain, le père Mancelier va cogner de l'extrémité de sa canne contre ma porte dès quatre heures. Devant moi, la lanterne de la bicyclette jette une tache jaune et pâle qui ne m'éclaire pas. Cela importe peu, je connais le village les yeux fermés. Gros village d'ailleurs, c'est déjà une ville dont la maison Mancelier (librairie-papeterie) occupe le centre.

De nouveaux personnages sont apparus dans ma vie depuis deux mois que je vis à R.

Les plus importants sont les Mancelier, mes patrons. Allons-y pour le portrait de famille.

Au centre, c'est le père, il a une moustache et les yeux d'un monsieur pas facile à vivre, la bonne cinquantaine, un genou qui ne plie plus et une hanche qui se plie trop. Cette double disgrâce explique la canne sur laquelle il s'appuie. On remarquera deux rubans à sa boutonnière : médaille militaire et Croix de guerre.

Blessures et décorations lui viennent toutes deux de la grande première 14-18. Il a fait la Marne, Craonne, les Eparges, Verdun en particulier sous les ordres de Pétain qui est toujours et chaque jour davantage l'idole n° 1.

Ambroise Mancelier vénère le maréchal, pense que la

collaboration avec Hitler est la seule chance de survie de la France.

Détail important, mon vénéré patron a des ennemis personnels : les Juifs. Il dit n'en pouvoir supporter aucun. Quant à moi, j'ai l'impression que depuis deux mois, il a commencé à me prendre en amitié.

Il est vrai que je n'ai rien à voir avec la race maudite, comme chacun sait.

Mais continuons la galerie. Près de lui, Marcelle Mancelier. Il suffit de la regarder pour ne pas avoir envie de la décrire. Elle n'a aucun signe distinctif, cheveux grisonnants, elle porte une blouse dans le magasin, un tablier dans l'appartement, un châle noir à l'église.

Grosse travailleuse, elle s'occupe de l'aspect administratif de la boutique.

Debout, derrière eux, Raoul Mancelier, le fils. Il est rarement à la librairie. Il est fixé dans un quartier assez éloigné où il pratique le beau métier de clerc de notaire. C'est un pétainiste notoire, il ne cache pas ses opinions et affiche ses sentiments pro-allemands de façon très nette. Et puis, près d'eux, debout, il y a Françoise. Françoise Mancelier.

Françoise était déjà partie depuis longtemps dans sa chambre pour ses devoirs, je me levais alors, demandais la permission de sortir et fonçais dans la rue.

Je courais alors de toutes mes forces vers l'hôtel du Commerce. En général, Maurice m'attendait en piétinant sur le trottoir, les poches bourrées de tout ce qu'il avait pu dérober aux cuisines.

Tout en marchant, il me racontait les nouvelles, il travaillait avec un chef de rang qui était de la Résistance et écoutait la radio de Londres, les nouvelles étaient bonnes et les Allemands reculaient toujours.

Un jour, arrivé à la limite de la ville, il me montra une montagne lointaine, brumeuse, cachée entre des pics.

— Là-bas, dit-il, c'est le maquis. Il paraît qu'ils sont nombreux, ils attaquent des camions et des trains.

Je sautai en l'air.

— Et si on y allait ?

C'était l'occasion rêvée pour conquérir Françoise, revenir colonel, fusil au poing, couvert de roses et l'emmener en croupe, au triple galop.

— Non, dit Maurice, ils nous prendraient pas, on est trop jeunes, j'ai demandé à mon copain.

Ça fait le troisième que je rencontre qui rigole derrière mon dos. Aurais-je un trou à ma culotte ? Je passe une main discrète et mes doigts rencontrent le poisson de papier qui me pend depuis le milieu du dos. C'est vrai, j'oubliais la date : 1^{er} avril 1944.

Curieux que les gosses aiment autant faire des farces ! La guerre est toujours là, de plus en plus présente, et cela ne les empêche pas de tirer les sonnettes, de suspendre des casseroles aux queues des rares chats survivants qui n'ont pas été transformés en civet.

Pourtant cela va mal, enfin bien et mal à la fois, pour les Allemands c'est la défaite, demain ce sera la déroute.

D'autant plus qu'à R. les maquisards mènent des actions un peu partout.

Il s'agit beaucoup en ce moment le père Mancelier, je le surprends à regarder le portrait de Pétain d'un œil qui n'est pas encore critique mais qui n'est déjà plus totalement admirateur. C'est à cela que je sais que les Alliés avancent, l'œil d'Ambroise est plus révélateur pour moi que Radio-Londres.

En tout cas, il fait beau et la bonne humeur de la population de R. a nettement remonté.

Je me sens joyeux et pédale comme un diable. Je n'ai plus que quatre journaux pour l'hôtel du Commerce et mon travail du matin est terminé. Je suis en avance.

La porte de l'hôtel claque derrière moi et je salue les buveurs qui sont installés aux tables. Le patron est là, il fait la causette.

— Salut, Jo. Tu veux voir ton frère ?

— Oui, je veux bien.

— Descends, il est au cellier.

C'est le crissement des freins qui m'a fait retourner, malgré la porte fermée, le son a résonné, strident.

A travers les rideaux, j'ai vu les deux camions, bloquant les rues en travers.

— Regardez !...

Il n'y a pas besoin que je leur dise, tous les hommes se sont tus et regardent descendre des soldats noirs aux bérets inclinés. Ceux-là sont les plus détestés, ce sont les chasseurs de résistants, les miliciens.

Mitraillette au ventre, j'en vois un courir vers la ruelle Saint-Jean : ils connaissent le pays, ils doivent savoir que l'on peut s'enfuir par là en passant par les prés.

Il y en a un au centre qui fait de grands signes et j'en vois quatre se diriger droit vers nous.

— Ils viennent ici, dit le patron.

— Petit...

Je me retourne et regarde l'homme qui a parlé, mais je ne l'ai jamais vu, un petit homme assez vieux, il me sourit tranquille et vient vers moi.

On ne nous voit pas de la rue. Une enveloppe froissée tombe dans ma sacoche, il l'a sortie de sa poche. Il jette dessus le journal qu'il tenait à la main.

Les miliciens poussent la porte.

Les lèvres du petit homme ne bougent pas, pourtant il parle. Ses yeux ne me regardent plus, mais c'est à moi qu'il s'adresse.

— M. Jean, dit-il, au Cheval-Blanc.

Sa main me pousse vers la porte. Je sors et me heurte à deux torses sombres sanglés de baudriers. Ce sont deux types bronzés, l'ombre de leur béret cache leurs yeux.

— Les pattes en l'air, vite.

Le plus maigre bondit comme un chat, c'est un super énervé, de la hanche il balance une carafe qui tombe à terre et le canon de sa mitraillette trace des zigzags. Le patron ouvre la bouche, je vois une main hâlée l'empoigner par le devant de la chemise et le pousser contre le comptoir. Le deuxième

milicien me regarde et a un geste du pouce derrière son épaule.

— Tire-toi, gamin.

Je passe entre les deux hommes, ma sacoche sous le bras.

Je suis dehors. La place grouille d'hommes noirs. Je récupère mon vélo sur le trottoir et me mets en route. Qui ferait attention à un petit livreur de journaux ? Je réfléchis en pédalant. Qui est ce petit homme en velours ?

Au coin de la place, je me retourne.

Il est là, entre les deux miliciens, il a ses mains sur la tête.

Au Cheval-Blanc à présent, vite.

Je connais le café, je glisse le journal sous la porte tous les matins. Il y a peu de clients à cette heure. Lorsque je rentre, Maryse, la serveuse, a l'air surprise de me voir.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je cherche M. Jean.

Je l'ai vue sursauter. Elle semble inquiète d'ailleurs, ils ont dû voir passer les camions de la milice et ce n'est jamais bon signe.

Maryse passe sa langue sur ses lèvres.

— Qu'est-ce que tu lui veux ?

— Je veux le voir, j'ai une commission pour lui.

Elle hésite.

— Viens avec moi.

Je la suis. Nous traversons les cuisines, la cour et elle frappe à la porte du garage. Elle frappe bizarrement, des coups qui forment un roulement comme un galop de cheval et puis un autre après, bien espacé...

La porte glisse sur ses gonds. Il y a un homme là, avec des bottes de chasse.

Maryse me désigne.

— C'est le livreur de journaux, il voudrait parler à M. Jean.

— Qu'est-ce que tu as à lui dire ?

Il a une voix un peu glacée.

L'idée me vient qu'il vaut mieux être l'ami de cet homme que son ennemi.

— C'est un client du Commerce qui m'a donné une commission pour lui.

L'homme s'approche dans la lumière, il a l'air brusquement intéressé.

— Décris-le.

— Un petit monsieur, tout en velours, les miliciens viennent de l'arrêter.

Les deux mains de l'homme s'appuient sur mes épaules, deux mains fortes mais tendres.

— Fais ta commission, dit-il.

- Ça ce n'est pas possible, le petit homme m'a dit à M. Jean et...

Maryse me pousse du coude.

— Vas-y, dit-elle, c'est lui M. Jean.

Il me regarde et je lui tends l'enveloppe.

Il la déchire, en sort un papier que je ne cherche pas à lire, je sens qu'il faut dans ce domaine beaucoup de discrétion. Jean lit, remet la lettre dans sa poche et ébouriffe mes cheveux.

— Bien joué, petit, dit-il, c'est Maryse qui nous servira de relais. Quand j'aurai besoin de toi, c'est elle qui te le fera savoir. Rentre vite à présent.

Et voilà comment je suis entré dans la Résistance. Je dois à la vérité de dire que ce fut là mon unique et bien modeste contribution au combat de la France libre. J'attendais avec impatience que Maryse me fît signe et je passais souvent devant le Cheval-Blanc, mais la serveuse essuyait ses verres et me dédaignait superbement. Je pense aujourd'hui qu'ils avaient dû me trouver trop jeune et peut-être surtout la

présence d'Ambroise Mancelier les rendait-elle terriblement méfiants.

Quant à ce dernier, il ne sortait plus, n'écoutait plus la radio.

Le 6 juin, jour du débarquement, fut certainement le plus long de l'année et le plus dramatique pour le vieux pétainiste. Sa canne martelait les couloirs et sa femme ne descendait plus au magasin.

Je faisais également les commissions et à la boulangerie Mouron, le père ou le fils me servait et me répétait à chaque fois : « Il commence pas à faire dans son pantalon le vieux con d'Ambroise ? » Tout le monde riait dans la boutique, moi aussi, mais j'étais un peu gêné quand même : on traitait bien mal le père de Françoise. Elle était partie fin juin, Françoise, d'ailleurs, chez une tante près de Roubaix. Et j'étais resté là, le cœur gros entre ces deux vieux qui n'osaient plus bouger de chez eux.

Depuis l'arrestation du petit homme, les miliciens ne sont plus revenus. Maurice m'a appris quelques semaines plus tard qu'ils l'avaient fusillé derrière le mur d'une ferme. Cela m'a rendu malade toute une journée, j'ai eu cette impression de tête vide que j'avais eue à Nice, ce sentiment

que rien ne sert à rien et que les méchants gagneront toujours.

8 juillet 1944.

— Jo !

Il me semble que c'est la voix de Maurice, mais cela n'est pas possible, car à cette heure il dort encore et à l'heure où dort Maurice, je dors aussi, donc tout cela est un rêve et...

— Jo ! réveille-toi, bon Dieu !

Cette fois-ci, j'ouvre les yeux.

Je pousse les volets entrebâillés. La place est vide encore.

Il fait jour mais le soleil n'a pas paru encore, c'est l'heure d'avant l'aurore, l'heure où les choses et les êtres secouent les dernières brumes de la nuit. Mes yeux clignent. Là-bas, Maurice lève sa tête vers moi. Il est tout seul, unique être vivant sur la petite place.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Maurice me regarde et sourit :

— Ils sont partis.

Ce fut aussi simple que cela, d'une simplicité telle que j'en fus presque déçu. Je m'attendais à plus de spectacle, plus de vacarme.

Je m'accoudais à ma fenêtre un beau matin d'été et c'était fini, j'étais libre, on ne chercherait plus à me tuer, je pourrais revenir chez moi, prendre des trains, marcher dans les rues, rire, tirer des sonnettes, jouer aux billes dans la cour, cela ne m'amuserait-il plus ? Non, à bien y réfléchir, cela ne m'amuserait plus.

Je suis descendu et nous sommes partis tous les deux dans le village. Il y avait un attroupement devant la boulangerie : des jeunes gens à vélo avec des brassards F.F.I. et des petits pistolets dans la ceinture. Et puis les rues se sont remplies, des drapeaux ont orné les fenêtres : français, anglais, américains. J'étais fou de joie parce que je m'en étais sorti et que ce matin je n'avais pas de journaux à distribuer. Ils ne devaient arriver que le lendemain, ce n'étaient plus les mêmes. J'en vendais des centaines, les gens couraient vers moi, jetaient des pièces, n'attendaient pas la monnaie, je remplissais la caisse, ce fut un tourbillon, je revois surtout le visage livide d'Ambroise Mancelier appuyé contre le papier à fleurs de la salle de séjour et tous autour de lui, le fils Mouron en tête qui lui avait mis son poing sous le menton. C'était l'heure des comptes qui était venue, l'après-midi, il y avait trois filles qui étaient passées dans la rue entre une haie de F. F. I.,

elles avaient le crâne rasé et des croix gammées peintes sur le visage, on disait aussi qu'un des fils d'une voisine avait été fusillé dans le bois, il avait été retrouvé au moment où il essayait de cacher son uniforme de milicien.

C'était à présent le tour du vieux pétainiste. La première gifle a claqué. Je venais juste d'arriver et j'ai vu la tête du père Mancelier heurter le mur et quand j'ai vu les vieilles lèvres, que j'avais entendu dire tant de stupidités, se mettre à trembler je me suis faufilé jusqu'à Mouron.

— Laisse-le, il m'a planqué quand même pendant longtemps et ça pouvait lui coûter chaud de cacher un Juif.

Pour obtenir le silence, j'avais drôlement réussi mon coup. Mouron a récupéré tout de même :

— D'accord, dit-il, t'es juif, mais est-ce qu'il le savait, le vieux con ?

Je me retourne vers le vieux dont les yeux s'affolent. Je sais ce que tu penses va. Eh bien, tu vois, t'en avais un chez toi de youpin, et un authentique encore, et le plus fort de tout, c'est que c'est un youpin qui va sauver ta peau.

— Bien sûr, il le savait !

Ils ne l'ont pas tué, ils l'ont amené à la prison d'Annecy avec sa femme.

Lorsqu'il est monté dans le camion, il tremblait de tous ses membres, mais moi seul ai pu savoir la cause réelle de son tremblement. Devoir sa peau à un Juif après avoir applaudi Henriot tous les soirs pendant quatre ans, c'est le genre de choses qu'il ne pouvait pas avaler.

Le plus fort de l'histoire, c'est que me voilà patron de la librairie, j'ai envie de passer au goudron « Librairie Mancelier » et de mettre mon nom à la place, ce ne serait que justice.

C'est qu'il y en a des journaux à présent, des tout nouveaux qui sortent chaque jour, toutes les feuilles clandestines au grand jour, c'est que les gens veulent savoir où ça en est, je suis devenu plus important que le maire, plus que le boulanger, je suis le grand dispensateur des nouvelles du monde, un rôle de premier plan !

Des journées de quinze heures et plus, ma caisse déborde, le fric ira aux héritiers Mancelier, mais pour l'instant j'en suis responsable et il ne s'agit pas de s'endormir.

Et tout à coup, sur tous mes canards, des lettres énormes, sur toute une page, des lettres comme je n'aurais pas cru qu'il en existe dans les imprimeries :

PARIS LIBÉRÉ.

C'était le matin de bonne heure, je revois le camion qui s'éloigne, tout dort encore dans le village, j'ai ces gros paquets mal ficelés qui répètent tous la même chose et je m'assois sur le trottoir devant ce qui est devenu mon magasin.

Je suis déjà sur mes pieds et j'ai foncé dans l'escalier, me voilà dans ma chambre. Sous le lit, la musette est là et je sais que c'est la dernière fois que je la prends.

J'aurai sans doute du mal à trouver un train, davantage encore à monter dedans, mais rien ne peut m'arrêter.

Rien ne peut m'arrêter.

Sur ce quai, il y avait dix millions de personnes.

Et Maurice ?

Avant de partir vers la gare je l'ai vu, son patron n'a pas voulu le laisser partir. Décidément c'est une manie, mais pas de mauvais sang à se faire, il s'en sortira et vite, je le connais.

On est restés deux heures et demie.

— Le voilà.

Oui, je l'ai vue, la locomotive avance, très lente, pas de fumée dans le ciel du matin, je ne me suis même pas aperçu comme il faisait beau.

Je me rejette en arrière, je me glisse sous la sangle de la musette et j'attends, crispé, les muscles douloureux, va pas falloir traîner si tu veux revoir Paname, mon petit Jo.

Le train.

Bondé.

Des grappes de corps semblent prêts à basculer par les portières. Ça va être effroyable. Je sens la poussée derrière moi qui commence. J'avance insensiblement malgré ma résistance, mon ventre frôle les marche-pieds qui défilent.

Un crissement de frein à casser les rails et le train s'arrête.

D'elles-mêmes, les portes s'ouvrent et brutalement je suis aspiré, j'ai deux types devant moi et je pose une demi-galoche sur le premier marchepied.

J'ai la poitrine dans l'étau et l'air n'entre plus, je me dégage en force et là, c'est le mur, je suis mal tombé : un costaud, énorme, il monte une marche, deux, il pousse encore, rentre, et ne bouge plus, il emplit la portière.

Je vois sa main, un paquet de muscles qui va se refermer, et alors, violemment, d'un coup de postérieur, il me rejette de toutes ses forces sur le quai, repoussant du même coup la masse qui m'étouffe.

Je rebondis en furie, bille en tête, et crac, de toutes les dents de ma mâchoire je mords le forcené dans la viande de la main. Le type braille, se retourne à moitié, et je plonge dans la trouée, en rugbyman. Je suis parfaitement horizontal, j'entends la portière se refermer derrière moi, j'ai la tête sur un avant-bras, le reste du corps sur un amoncellement de valises et les pieds qui passent par la portière.

Il me faudra trente bons kilomètres pour reprendre la station verticale.

« Marcadet-Poissonniers. »

Trois ans plus tôt j'ai pris le métro par un beau soir pour la gare d'Austerlitz, aujourd'hui je reviens. La rue est la même, il y a toujours ce ciel métallique entre les gouttières des toits, il y a cette odeur qui flotte et qui est celle de Paris au matin lorsque le vent remue un peu les feuilles des arbres rares.

J'ai toujours ma musette, je la porte avec plus de facilité qu'autrefois, j'ai grandi.

Mémé Epstein n'est plus là. La chaise paillée dans le renfoncement de la porte a disparu elle aussi. Le restaurant Goldenberg est fermé.

Combien sommes-nous à revenir ?

« Joffo-coiffeur. »

Les mêmes lettres bien écrites, pleines et déliées.

Derrière la vitrine, malgré les reflets, j'aperçois Albert, il coiffe. Derrière lui, Henri manie le balai.

J'ai déjà vu maman.

J'ai vu aussi que papa n'était plus là, j'ai compris qu'il n'y serait jamais plus... C'en était fini des belles histoires contées le soir à la lueur verte de l'abat-jour.

Finalement, Hitler aura été plus cruel que le tsar. Henri me regarde, je vois ses lèvres s'agiter, Albert, maman se tournent vers la rue, ils disent des mots que je ne puis entendre à travers la vitre. Je me vois dans la vitrine avec ma musette.

C'est vrai, j'ai grandi.